

N° 477 - Jeudi 16 Décembre 1937 - 1 fr. 50

DETECTIVE

NUMÉRO
SPÉCIAL



LE
TUEUR

WEIDMANN

WEIDMANN

L'assassin le plus monstrueux, les plus effroyables crimes depuis Troppmann, depuis Landru...

Tous les rédacteurs et les reporters-photographes de **DÉTECTIVE** ont travaillé nuit et jour pour vous présenter ce numéro spécial sur la plus étonnante affaire criminelle de ce siècle.

Six victimes : Keller, de Koven, Couffy, Le Blond, Lesobre, Frommer ; un seul assassin, un effroyable tueur dont les forfaits étonnent l'imagination même : Weidmann, qui dans le cadre d'une villa perdue au milieu des bois de la Celle Saint-Cloud, préparait et réalisait ses affreux desseins.

JE m'excuse de suspendre un instant encore le compte rendu de la plus grande affaire criminelle de ce siècle (l'affaire Landru n'étant, à mon sens, que la seconde bien que le nombre des victimes fût là plus élevé). Landru avait un côté mesquin, Harpagon, comptable, vieille fille de province. Weidmann est le criminel-type, le grand Fauve. Landru ne s'attaquait qu'aux vieux cotillons ; Weidmann s'attaque aux belles et riches femmes ; aux jeunes hommes, aux chauffeurs puissamment musclés (Couffy) aux inspecteurs de police (Poignant, Bourquin). Si l'on sait comment Landru détruisait ses victimes, on ne sait pas comment il tuait, mais je crois qu'il devait les empoisonner ou les étouffer durant leur sommeil. Weidmann tue à coups de revolver.

Landru, arrêté, nie tout, en bloc. Weidmann avoue tout, en bloc : Joan de Koven, Couffy, Keller, Le Blond, Frommer, Lesobre. Landru discute, ergote, ironise ; Weidmann répond par *ya, nein !* Il est grave, raidi au garde-à-vous.

Il y a encore, chez Weidmann, un côté morbide, très caractéristique des grands criminels allemands ainsi que vous l'expose, d'autre part, mon collaborateur Georges Strem, par les exemples d'un passé récent (affaire Haarmann, Grossmann, Peter Kurten, etc., etc.). Weidmann a la hantise de la nuque. Il ne peut voir devant lui la base d'un crâne sans que l'envie de tuer le saisisse, impérieux, et qu'il ne peut maîtriser. Enfin, Weidmann aurait hérité d'un aïeul cette faculté de tuer avec lucidité. Il a, pour tout le reste, un équilibre nerveux parfait. Weidmann, c'est le Tueur. Rien ne le passionne ; rien ne le trouble, hormis les nuques. On ne lui connaît pas de liaisons féminines. S'il étrangle une jolie femme, il ne trouve que ceci à dire au médecin-légiste : « Docteur, je n'aurais jamais cru qu'il était si difficile d'étrangler. »

Ceci dit, la plus grande affaire criminelle de ce siècle appelle à son seuil deux observations :

1° Plus de dix personnes ont connu au moins l'un des assassinats : celui de Roger Le Blond. Aucune n'a rien fait, n'a rien dit. Des amis m'objectaient samedi soir qu'ils en eussent fait autant et que c'est le rôle de la police de découvrir les coupables. A quoi, je répondais : « Si Weidmann avait été dénoncé après l'assassinat de Le Blond, Frommer et Lesobre vivraient encore. Tous ceux donc qui ont connu le crime Le Blond sont des complices moraux des crimes Frommer et Lesobre et tous ceux qui pensent qu'il ne faut pas dénoncer un assassin sont des complices en puissance. » Là-dessus une très longue discussion s'est instaurée.

2° Au début de cette affaire, il convient de saluer, avec respect, deux hommes sans lesquels on ne saurait encore pas grand'chose ; sans lesquels le tueur serait encore libre de porter ses coups terribles et à qui, il ne semble pas qu'on ait rendu assez justice : le commissaire de police Primborgne et l'inspecteur Bourquin, de la première brigade mobile. C'est Primborgne qui, le premier, arrive sur Weidmann (et Marcel Montarron vous dira plus loin, à la suite de quels étonnants travaux dont le récit est plus captivant que le plus attachant des romans). Et c'est Bourquin qui, blessé, frappe et maîtrise le fauve. Bourquin est, lui aussi, un homme surprenant. Il vient les mains nues ; son adversaire est terrible, impitoyable, armé. Et c'est le gros Bourquin, le bon petit fonctionnaire français, amoureux de sa pipe, de sa femme, de son chien, aimant aussi ses aises qui fauche le destin du plus grand assassin moderne. Mettez un autre inspecteur à la place de Bourquin : le monstre s'échappait peut-être, s'échappait sans doute. Il a fallu l'étonnante rencontre, le choc surprenant de ces deux forces pour que l'une fût abolie. Il est juste, il a été heureux qu'il en soit ainsi mais il serait plus juste qu'on s'en rendît compte et que Bourquin et que Primborgne fussent décorés.

Cette longue digression terminée, je laisse à mes collaborateurs, qui n'ont pas ménagé leurs efforts et leurs veilles, le soin de vous renseigner très exactement sur l'activité de Weidmann, le Tueur.

Marius LARIQUE.

ANN

LE TUEUR...

Une danseuse disparaît...

par Hubert BOUCHET

Au début de juillet, débarquait à Cherbourg, venant d'Amérique, une élégante et jolie brune de vingt-quatre ans, miss Joan de Koven. Sa tante, Mrs. Ida Sackheim l'accompagne. Cette jeune Américaine vient visiter l'Exposition. A New-York, elle assure son indépendance par son travail. Elle enseigne la chorégraphie dans un studio de New-Jersey. Intelligente, douée d'imagination, elle écrit des scénarios de ballets qu'elle fait interpréter à ses élèves. Elle a même paru quelques fois en scène avec succès. Mais Paris va l'éblouir. Elle écrit, dès les premiers jours de son arrivée à une amie : « Je suis toute vibrante de vie à Paris avec rien que de bonnes nouvelles à te donner. J'ai vu des imprésarii ; les uns m'ont offert de danser sur des scènes célèbres, d'autres m'ont demandé de leur présenter mes ballets. J'habite en ce moment dans un charmant petit hôtel et je mange comme un « petit cochon » (little pig). »

Enthousiasme sans fard d'une fraîche jeunesse dont la saine gaieté n'exclut cependant pas les préoccupations professionnelles de la carrière qu'elle a entreprise sérieusement.

Le 21 Juillet

Le hall d'un grand hôtel, l'Ambassador, boulevard Haussmann. Dans de confortables « clubs », des clients rêvent, ou lisent, ou suivent d'un œil tantôt indifférent, tantôt intéressé, les allées et venues incessantes.

Un jeune homme de visage agréable, bien habillé, calé entre les bras d'un fauteuil moelleux, semble plongé dans la lecture d'un journal.

Deux femmes, l'une d'un certain âge, l'autre, très jeune, viennent s'asseoir à proximité. C'est Mme Sackheim et sa nièce, miss Joan de Koven.

La première se plaint à l'autre des difficultés qu'elle rencontre pour obtenir des billets de théâtre ou pour diverses autres choses, parce qu'elle ne parle pas le français. Soudain, leur voisin se lève et, en anglais, leur adresse la parole :

« Je puis vous aider dans vos démarches et les faciliter. Je connais la langue française et Paris. »

Les deux femmes le toisent. Est-ce un mercenaire chargé par une agence de racoler les clients ? Est-ce un



LE TUEUR...

LE TUEUR...

L'AFFAIRE DE KOVEN

gentleman ? Ou cherche-t-il une aventure et la grâce de la jeune fille l'a-t-elle séduit ?

Non ! l'homme est un gentleman : il est beau, bien découplé, ses vêtements sont d'excellente coupe et il s'exprime fort bien. Il a les manières et le langage d'un homme du monde. Il plaît déjà à Joan ; il ne tardera pas à plaire à la tante. Flirt possible, en tout cas fort acceptable car la jeunesse et la beauté ont de singuliers avantages sur des cœurs féminins un peu perdus dans ce grand Paris. La tante s'absente pour une course rapide. A son retour, elle trouve les deux jeunes gens qui rient et conversent avec sympathie.

— Qui est-ce ? demande la tante, en rentrant à pied vers leur petit hôtel de la rive gauche.

— Je ne connais que son prénom, Bobby. Je dois le revoir vendredi, 23 juillet. Tante, c'est déjà un « good fellow ». (Un flirt ou une ébauche de flirt n'a pas d'importance en Amérique où garçons et filles rentrent tard, vont au théâtre ou font seuls de grandes promenades.)

Mistresse Sackheim sait que sa nièce est sérieuse, bien équilibrée. Elle a trouvé un cavalier charmant, utile et agréable. Cela simplifiera beaucoup les mille petits ennuis qu'on éprouve sur une terre étrangère.

Le lendemain, Joan de Koven visite l'Exposition et les grands magasins. Elle a donné rendez-vous à sa tante à l'Ambassador à 18 h. 30.

La tante arrive légèrement en retard ; miss Koven n'est plus là.

« Elle est partie avec le monsieur de l'avant-veille »,

De haut en bas : La tante de l'infortunée Jean de Koven effectue, à l'aide d'un mouchoir, le geste convenu. Les mœurs du Kidnapping apparaissent à Paris... — Le frère et la tante de la jeune victime. — La dernière photo de la petite danseuse. — Son corps fut retrouvé sous le perron de la villa tragique.



lui dit un groom perspicace. Nullement vexée, Mme Sackheim va au théâtre avec une amie,

A minuit, elle rejoint son hôtel ; sa nièce n'est pas rentrée. Elle ne reviendra jamais plus. Jamais plus, la tante ne reverra sa petite adorée...

Le lendemain matin, Mme Sackheim voyant que le lit n'est pas encore défait, s'inquiète. Le garçon d'étage ne sait rien. « Elle a pris son kodak hier soir et elle a dit : « Je vais à Saint-Cloud. » Elle pense à alerter l'ambassade. On l'en dissuade : on lui rit au nez : une jeune femme de vingt-quatre ans qui n'est pas rentrée pour une nuit, on sait ce que cela veut dire. A onze heures, un télégramme.

Il ne peut être que de Joan.

« Ne t'inquiète pas, vais très bien, lettre suit. »



Et pour comble, il porte comme adresse le diminutif de Mme Sackheim, Mme Sacky. Comment douter de son authenticité, bien qu'il soit mal orthographié, Secky au lieu de Sacky. Peut-être l'erreur d'un employé peu au courant de la langue anglaise. Néanmoins, le fait est là, Joan a donné de ses nouvelles, elle vit. Qu'importe la fugue (si fugue il y a) qu'elle rentre, on ne lui parlera même pas de cette escapade, personne n'en saura rien, la tante a des trésors de mansuétude et de pardon pour sa nièce si affectonnée. Elle a craint le pire, c'est le moindre qui s'est produit.

L'angoisse fait place à l'espoir, Joan ne tardera pas à reparaitre.

L'espoir fuit...

La journée se passe, longue, mais supportable pour la tante. Elle tressaille chaque fois qu'on frappe à sa porte ou que le téléphone résonne.

Sept heures du soir.

« Une lettre pour vous, mistress Sackheim. »

L'enveloppe, sur quoi le nom a été encore mal orthographié, n'est pas de l'écriture de Joan :

« Joan de Koven a été kidnappée. Il faut cinq cents dollars pour la revoir. »

Suivaient les indications pour faire parvenir aux kidnappeurs la somme demandée.

Chicago, gangsters, tueurs, ces mots chevauchent le cerveau de la pauvre femme. C'est l'affolement, l'alerte. Joan en danger. Pas une minute à perdre. Il faut avertir le consul, M. Fullerton. Celui-ci conseille la passation de l'annonce dans le *New-York Herald* (exigée par le ou les ravisseurs dans la cynique lettre).

— Joan, je t'en prie, reviens.

Le ou les bandits ont impérieusement demandé le silence.

« Rien à la police, sinon « she vill be taken for a ride », formule chère aux tueurs de Chicago.

L'angoisse reprend pied dans le cœur des parents et des amis de Joan de Koven.

Quatre jours se passent. Les rotatives ont imprimé la ligne que l'on voudrait salvatrice pour la brune Joan. Rien, toujours rien.

— Drrin, drrin, drrin !

— Allô ! mistress Sacky. As-tu le fric ?

La voix est grossière, canaille, impérieuse. Puis, le dé clic du téléphone fait fuir l'espérance d'en savoir plus long pour le moment.

Le lendemain, nouvel appel :

— Le fric est là ? C'est sûr ? Bon, on va aller le chercher. Un chauffeur de taxi va venir de ma part. On surveillera la scène. Si l'on apercevait des flics (ça nous con-

LEUR...

LE TUEUR...

L'AFFAIRE COUFFY



naît) gare à vous : votre nièce ne sera jamais rendue.

Entre temps, la police a été avertie. Bref, l'inspecteur « fait la planque » aux alentours et dans l'hôtel, avec ses camarades.

Un taxi vide, mais drapeau baissé, s'arrête. Un brave homme de chauffeur, au type classique, en descend. Mistrresse Sackheim se précipite, haletante :

— Où est Joan ?

L'homme la regarde, stupéfait.

— Je viens chercher une enveloppe, même qu'on m'a payé largement une course pour cela.

Un garçon d'étage s'approche :

— Va-t'en gentiment, mon petit pote, comme si de rien n'était. Retourne vers ton client. T'occupe pas du reste.

Hélas ! l'inspecteur-garçon d'étage ne sut rien ce jour-là et le brave bougre de chauffeur, ne put pas être le fil d'Ariane pour les enquêteurs : quand il retourna au rendez-vous assigné, l'homme avait disparu...

Brigade mondaine, brigade spéciale étaient sur les dents. On voit vu miss de Koven partout : sous les frais ombrages de Robinson, goûtant des plaisirs sylvestres dans les Vosges, s'ébattant dans la mer céruléenne, de notre Côte d'Azur, respirant à pleins poumons la chaude senteur de résine des Landes, enlevée et filant le parfait amour dans la cité rose de Clémence Isaure.

Là, un industriel fort honorable, M. Maurice Le Gagneur, avait tôt fait de réduire à néant les doutes qui pesaient sur lui. Il avait connu Joan de Koven en Amérique et une bonne amitié n'avait pas tardé à lier les jeunes gens. Mais c'était tout. Aucun flirt n'avait été ébauché. A sa venue en France, la jeune fille avait tout simplement écrit à M. Le Gagneur qu'elle viendrait le voir incessamment. Ce fut la piste « Maurice » qui s'écroula après cette mise au point de l'industriel toulousain.

Miss de Koven avait emporté son carnet de voyageurs chèques.

Quelques jours après sa disparition, sept de ceux-ci avaient servi à payer des emplettes diverses. La signature de Joan avait été imitée, fort mal d'ailleurs et ses intimes n'avaient pas tardé à déceler les faux.

Le beau cavalier

La piste du jeune homme de l'Ambassador n'était certes pas oubliée, parce que la plus sérieuse. Mais, il ne manquait pas à Paris, surtout avec la recrudescence d'étrangers que nous avait amenés l'Exposition, de jeunes gens de vingt-cinq à trente ans répondant au signalement donné : Beau cavalier, athlétique, parlant l'anglais avec un accent germanique, de bonnes manières, etc.

On tendit aux autres une souricière où Mme Sackheim et une amie, non prévenues, jouèrent parfaitement leur rôle.

Un coup de téléphone donné certain soir d'août, indiquait à Mme Sackheim un rendez-vous dans un café-restaurant.

Elle s'y rendit, avec l'argent de la rançon. L'inspecteur Challier, déguisé en « bougnat », devait superviser la scène et y mettre un terme... Hélas ! l'homme, une fois de plus, se méfia et ne vint pas se prendre dans les rêts savamment tendus.

Presque personne ne croyait plus au crime. On disait : « C'est une fugue que la jeune dame essaie de camoufler avec son histoire de gangster qui n'est jamais là pour encaisser la rançon. » Même à la police, à l'exception bien entendu de l'inspecteur Challier que l'inquiétude tenaillait, on doutait généralement.

— Va bien ! nous ne sommes pas à Chicago, ici.

Il fallut l'arrivée à Cherbourg, de Henry de Koven, frère de la disparue ; il fallut ses sensationnels et pathétiques appels pour redonner un regain d'actualité à cette affaire. Lui aussi, comme Challier croyait au rapt, mais déjà le ravisseur ne bougeait plus. Il ne réclamait plus de rançon. L'homme « à l'éblouissant sourire » qui payait ses achats, un mois plus tôt, avec des voyageurs chèques à la signature imitée de Joan de Koven était rentré dans l'ombre. Plus de prise sur lui puisqu'il n'exigeait plus rien. Et puisque Joan de Koven restait, elle aussi, invisible, il fallut bien que Henry de Koven regagnât l'Amérique après avoir lancé dans les journaux et par les ondes, les appels les plus angoissants.

Désespéré de sentir qu'on ne croyait pas, à l'exception de Challier, à la gravité de l'affaire, il s'embarqua un matin, sans bruit, la rage et la douleur au cœur. Quatre

Dans le jardin de "La Voulzie", les enquêteurs examinent la voiture de Couffy. — De haut en bas : M. Bié, qui parla à Weidmann sur la route d'Orléans. — Le lieu où le Tueur abattit le chauffeur Couffy. — Sa voiture maquillée est devenue la 7215-RK5. — M. Gobart, voisin de Weidmann, assista au maquillage.

mois passèrent. Le dossier Joan de Koven était, depuis longtemps déjà, remplacé sur le bureau du chef de la police judiciaire par d'autres dossiers qui paraissaient plus pressants et plus sérieux. D'autres crimes sollicitaient l'activité de la police. L'affaire de Koven disparut de la scène en ne laissant au public que l'impression d'un « battage », d'une publicité tapageuse comme on sait admirablement la faire aux Etats-Unis.

Le voyage sans retour

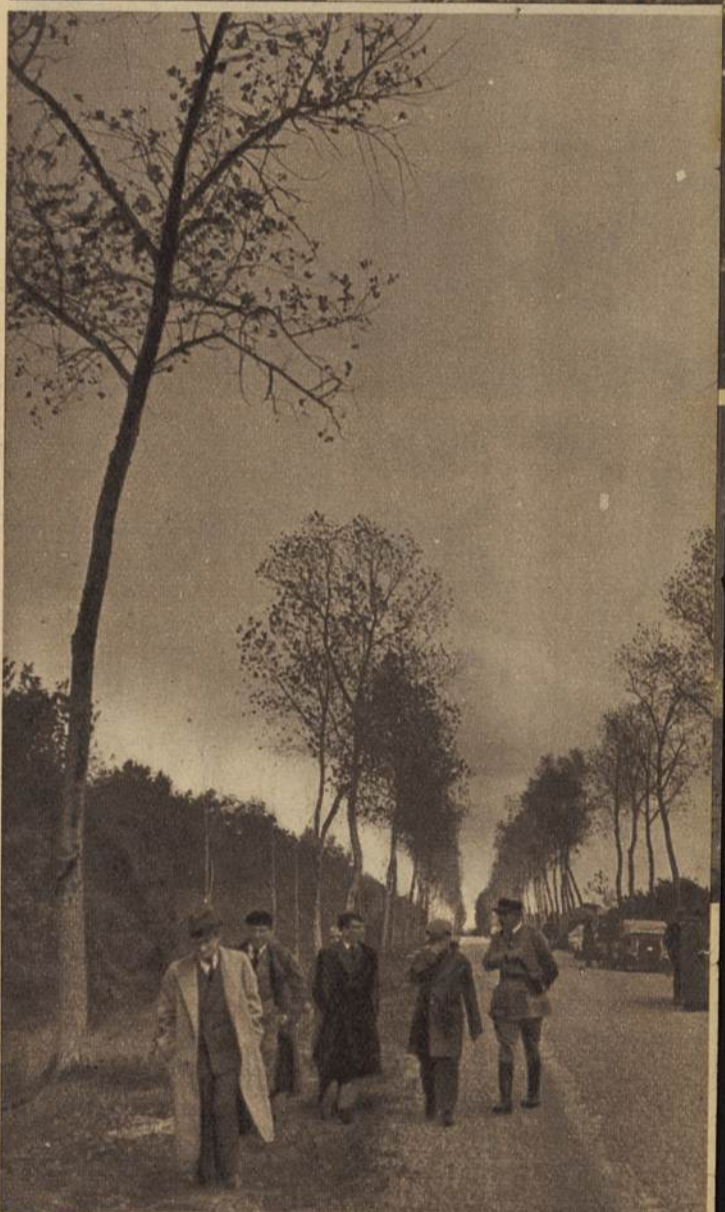
par F. DUPIN

Nous sommes le 8 septembre, sur la route nationale n° 20, à cent soixante-trois kilomètres de Paris. C'est une des routes les plus fréquentées de France et c'est un bel après-midi de fin d'été. Deux cyclistes, MM. Barloux et Palais, qui se rendent à la Motte-Beuvron, roulent lentement, côte à côte, lorsque leur attention est frappée par une auto en station, tournée dans la direction de Vierzon. C'est une puissante voiture, une Vivastella et au chauffeur, assis dans l'herbe qui fume placidement une cigarette, ils disent en plaisantant : « On échangerait bien nos vélos contre ta bagnole. » L'homme répond par un sourire. Il est 15 h. 10. Vingt minutes s'écoulent. M. Bié, un cultivateur des environs, passe à son tour dans sa charrette attelée d'un cheval. Lui aussi admire la puissante voiture et remarque deux hommes allongés près du fossé. L'un lit un journal en sifflottant ; l'autre, le chauffeur, semble dormir, un journal déplié sur la tête. M. Bié dit au premier : « Vous allez le réveiller. » L'homme répond : « Oh ! soyez tranquille, il dort solidement ! » Derrière M. Bié, voici un autre passant, M. Duchêne, fermier à La Lande. A ce moment, l'auto fait demi-tour dans la direction d'Orléans. Il ne remarque pas la personne qui se trouve au volant. Il est 15 h. 30. C'est à 18 heures que M. Bié, revenant de la Motte-Beuvron, repasse à cet endroit. Il est surpris de ne plus revoir l'auto, alors que l'homme, vêtu d'une livrée de chauffeur, et qui semblait dormir tout à l'heure, est encore là. Seul. Il s'approche et le secoue. Le dormeur ne bouge pas. Il lui touche la main ; elle est froide. Il soulève le journal ; le visage est tuméfié et comme souillé de sang. Epouvanté, M. Bié replace le journal, attend le passage d'automobilistes, les alerte et leur demande d'avertir les gendarmes qu'il y a un mort sur la route.

Les gendarmes arrivent, puis le chef de la 5^e brigade mobile, M. Protche. Des premières constatations, il ressort que la victime a été volée de ses papiers, de son portefeuille. Il n'y a, comme indices, que les initiales de son mouchoir : J. C., et que la marque du tailleur parisien de son complet. Il fait vérifier par la Sûreté nationale, chez ce tailleur. Celui-ci cherche les noms des clients à qui, ces derniers temps (car le costume est presque neuf), il a livré des costumes de même étoffe. Pour gagner du temps, il demande, par téléphone, les mesures. On les lui envoie d'Orléans. Il examine de nouveau son répertoire de la clientèle et il dit : « J'ai fourni ce complet à M. Joseph Couffy, hôtelier à Levallois. » On interroge Mme Couffy ; on lui présente un journal sur lequel figure la photo du mort. Elle craint de le reconnaître. On lui présente aussi sa veste, sa montre, le mouchoir aux initiales J. C. Hélas ! plus aucun doute n'est permis : c'est bien le chauffeur de grande remise, Joseph Couffy, propriétaire du Parc-Hôtel, à Levallois, qui a été assassiné. Il a été tué, en pleine route, en plein jour, d'une balle dans la nuque.

L'auto fantôme

Le premier soin des enquêteurs avait été de diffuser dans toute la France et naturellement aux postes frontières, le signalement de la voiture : vivastella 23 chevaux, modèle 1935, forme aérodynamique, couleur noire, roues rouges, numéro d'immatriculation 6.200 RJ4. Aucune minute n'a été gaspillée, mais, tout de même, plus de 12 heures s'étaient écoulées depuis le crime. En 12 heures, avec



LE TUEUR...

L'AFFAIRE LEBLOND

tats de l'Etoile, bombes ici et là. Souvent sans discernement, les gens accusent la police d'incurie. Le mécontentement grandit. On grognait d'abord ; on commence à accuser ouvertement.

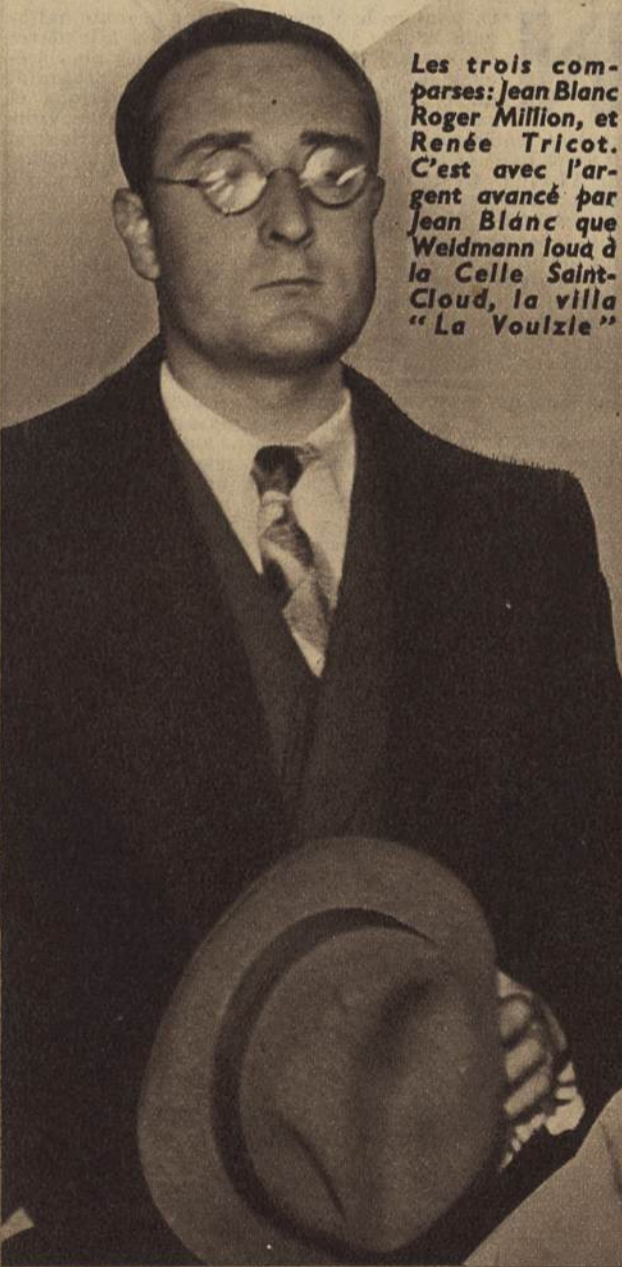
Un cadavre dans une auto

par Noël PRICOT

DANS la soirée du samedi 16 octobre, vers 18 heures, M. et Mme Falliger qui habitent un pavillon, 16, rue Victor-Noir, en face du cimetière de Neuilly, remarquent un somptueux cabriolet vert-olive, à capote grise, qui, feux de position allumés, stationne sous leurs fenêtres. Le dimanche matin, le cabriolet est toujours là et ses feux brillent encore, bien qu'il fasse grand jour. Intrigué, M. Falliger s'approche ainsi que M. Laperron, employé des Pompes funèbres. Ils examinent la voiture et découvrent sous la banquette arrière, le cadavre d'un homme nu. Le corps est enveloppé dans un vieux rideau vert et brun, une toile à matelas, une serviette aux initiales M. B. La victime a été abattue d'une balle dans la nuque. Bien entendu, il s'agit d'un crime crapuleux ou d'un crime d'invertis, maquillé en crime crapuleux. La plaque d'identité de la voiture est gravée au nom de Roger Le Blond, 1, square Malherbe, Paris (16^e). De la préfecture alertée, un secrétaire répond qu'une dame Demonnet, angoissée depuis la veille par la disparition de son ami, qui s'appelle précisément Roger Le Blond, a fourni au commissariat du quartier d'Auteuil, un signalement correspondant à celui du jeune homme, dont on vient de retrouver le cadavre. Conduite auprès du cadavre, Mlle Demonnet le reconnaît sans hésitation. Interrogée, elle donne les intéressantes précisions que voici : « Sorti quinze jours plus tôt du régiment, mon ami avait l'intention de fonder une agence de publicité cinématographique. Pour se procurer des capitaux, il avait publié, le 8 octobre, une petite annonce dans un journal du soir, laquelle lui avait valu trois visites d'un commanditaire, nommé PRADIER. Celui-ci était venu la veille, vers onze heures, pour emmener Le Blond auprès d'un tiers inconnu, disposé à entrer dans l'association. Elle n'avait plus revu Le Blond.

La jeune domestique, Mlle Dupas, confirma cette déposition, ajoutant que l'avant-veille, Pradier était venu square Malherbe, en compagnie d'une jeune femme brune, de mise équivoque. L'homme du nom de Pradier était jeune, mince, brun, de taille légèrement inférieure à la moyenne. Les marques les plus caractéristiques de son visage étaient de grands yeux noirs et le sillon accentué qui creusait son menton. La femme, portant manteau de fourrure, était également brune et d'une élégance peu raffinée, qui lui donnait l'aspect d'une aventurière de bas étage.

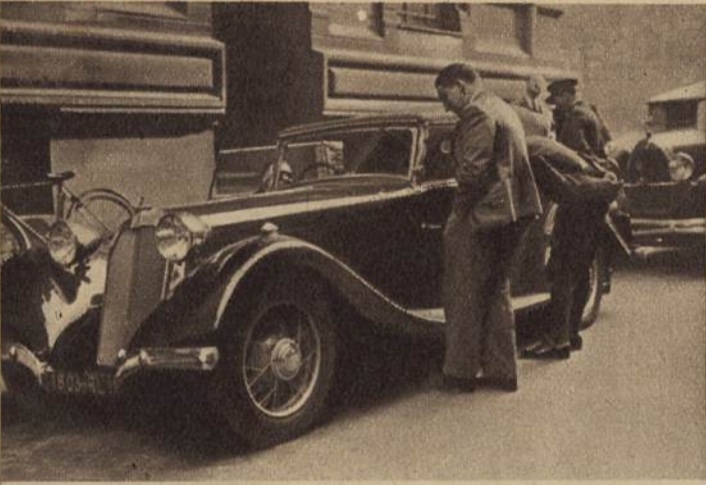
Les trois comparses: Jean Blanc Roger Million, et Renée Tricot. C'est avec l'argent avancé par Jean Blanc que Weidmann loua à la Celle Saint-Cloud, la villa "La Vouizie"



Les signalements furent transmis dans toute la France, aux commissariats, aux gendarmeries, aux brigades mobiles et aux postes frontières. A Paris, la P. J. effectua d'inlassables recherches pour retrouver l'énigme des fripes qui avaient constitué le linceul de Le Blond. Trois cents blanchisseries furent visitées, dans l'espoir d'identifier la marque de blanchissage cousue au vieux rideau vert. On pensait également que les initiales M. B., brodées sur la serviette jointe au macabre emballage, faciliteraient le succès de l'enquête. Vaines démarches ! Vain zèle !

On fouilla la vie passée de Le Blond. On sut qu'après avoir vécu largement de maîtresses, il était acculé aux expédients lorsqu'il avait publié la petite annonce. Dès lors, on pensa qu'il avait voulu rouler un forban plus fort que lui et qu'il avait été châtié comme il est de règle dans le milieu. Le milieu fut surveillé et les sept cents Pradier, connus en France, furent interrogés. Au surplus, le mystère s'augmenta lorsqu'on apprit que la case postale, louée dans une agence privée de la Chaussée-d'Antin, au nom de Pradier, avait été payée par un homme dont le signalement ne correspondait pas à celui fourni par Mlle Demonnet et Dupas. Il était grand, fort, de mise soignée, et il s'exprimait avec un accent germanique. La lettre reçue par Le Blond, en réponse à sa petite annonce, trahissait également, par ses r gothiques, un correspondant de race germanique.

Dès que l'affaire éclata, le public se passionna. Cette



De haut en bas : L'auto où fut trouvé le cadavre de Roger Le Blond, la mère de l'infortuné jeune homme, sort, en pleurant, du commissariat de Neuilly.

une 23 chevaux, on fait du chemin. Quoi qu'il en soit, une auto ne se volatilise pas. On la retrouvera, quel qu'un l'aura bien remarquée. Or, les heures, les jours passent.

Aucune déclaration ne vient grossir le dossier de la police. Voyons, ce crime en plein jour, en pleine route, ne peut pourtant pas rester impuni ? Si hardi, si habile que soit l'assassin, il ne peut être un enchanteur ; il ne peut être invisible. On se souvient, avec angoisse, que, quinze jours plus tôt, un chauffeur de grande remise a été assassiné et que les criminels jusqu'alors ont échappé aux recherches, mais on a tout de même retrouvé la voiture ensanglantée, ce qui est une base d'investigations ! Or, la voiture de Couffy reste introuvable. Faute de mieux, on reprend, un à un, les témoignages. Un garagiste de Salbris, M. Vincent, vient dire qu'il a vu, lui aussi, la voiture en stationnement sur la route et le chauffeur en livrée. Mais, chose étrange, il ajoute qu'il y avait, avec le chauffeur, une jeune femme vêtue d'une robe bleue. D'où a-t-elle surgi, puisqu'il est seul à l'avoir vue ?

La bonne d'un restaurant d'Olivet, où l'assassin a déjeuné seul avec Couffy, vient dire qu'il était grand, jeune, qu'il parlait peu et qu'il avait un accent étranger. Un accent étranger ? C'est aussi ce que confirme M. Bié, qui a vu les deux hommes allongés sur l'herbe du bord de la route. Il précise même : « Ce n'était pas un accent de province, un accent de chez nous. On aurait dit un Polonais... un Germanique, pour mieux dire... »

Et les jours passent sans plus enrichir l'enquête. La police commence à rager, le public commence à grogner. On sait bien que les attentats contre les chauffeurs sont fréquents, mais deux en quinze jours, et tous deux suivis de mort ; les deux chauffeurs, Markoff, le 21 août et Couffy le 8 septembre, tous deux frappés à mort d'une balle dans la nuque, c'est beaucoup... Malgré tout, on finirait par oublier ces deux assassinats, commis l'un en banlieue, l'autre en province, et qu'essaient d'élucider deux polices différentes, si d'autres événements plus graves ne sollicitaient l'attention : événements politiques ; atten-

fois, c'en était trop : assassinat de Navachine, de Lœtitia Toureaux, des frères Roselli, des chauffeurs Markoff et Couffy, attentat de l'Etoile, enlèvement du général Miller, c'était plus que le Français frondeur n'en pouvait supporter. Était-on, oui ou non, protégé ? Pouvait-on, oui ou non, être assassiné dans une maison, transporté nu dans une voiture, abandonné dans Paris, identifié, sans que l'assassin fût arrêté ? Encore, si la victime eût été une personne à vie absolument régulière ! Mais, dans le cas, on avait des repères : la vie tumultueuse de Le Blond, la petite annonce, la case louée. Alors, qu'attendait-on pour arrêter l'assassin ? Parbleu, on attendait de le connaître et la police, pour le découvrir, faisait toutes les investigations et tendait tous les pièges. Elle en avait assez d'être insultée tous les matins dans la presse ; elle en avait assez de lire les listes des crimes impunis. Les chefs s'affolaient. En branle-bas de combat, on modifiait les services, les installations. On amenuisait le rôle de certains vieux policiers, on leur faisait subir des mesures vexatoires. D'autres étaient portés au pinacle. On travaillait dans une fièvre qui aurait pu laisser croire à un œil superficiel, ou mal informé, que cette fièvre était de la démence. En fait, les vieux routiers de la police ayant donné ce semblant de satisfaction à l'opinion, continuaient leur sourde besogne avec une obstination un peu rageuse, mais froide et résolue.

Ils aboutiraient, voilà tout parce qu'il fallait qu'ils aboutissent. C'est une inéluctable réalité que dans les crimes de droit commun, les policiers doivent aboutir tôt ou tard. Oui ! mais le public ne veut pas attendre. Que lui importe que dans deux ou trois ans, « l'affaire » réussisse. Il lui faut le criminel tout de suite, le lendemain du crime. Voilà qui n'arrange pas le malentendu. Ils furent bien près de tenir Pradier pourtant. Ils avaient noté qu'une annonce signée Pradier avait paru dans un journal léger pour signaler que : « Couple moderne entretenait en relation avec monsieur ou dame de mêmes goûts. » Ils tendirent le piège de la réponse à cette annonce. Malheureusement, un journaliste averti, on ne sait comment, brâla le piège dans son journal. Tout était à refaire. Ce fut une belle explosion de colère, quai des Orfèvres. Pour arranger les choses, le complot des cagouleurs les mit sur les dents, en état d'alerte, et empêcha beaucoup d'entrepreneurs de s'occuper des fameux crimes impunis, et, pour finir de les arranger, le 29 novembre, un autre drame mystérieux venait s'ajouter à tant d'autres, comme un défi : l'agent de location, Raymond Lesobre était assassiné, dans la ville *Mon Plaisir*, à Saint-Cloud, d'une balle dans la nuque.

Un crime à St-Cloud

Cette nouvelle affaire fut le comble. Cette fois, ce ne fut plus seulement l'indignation, mais la peur qui s'empara du public. « Nous voulons être protégés, réclamaient les gens et si la police actuelle n'est pas capable d'arrêter les assassins, qu'on change les méthodes et qu'on change les hommes. Assez ! Assez ! »

L'affaire est trop près de nous pour que nous la rappelions longuement. On se souvient : un locataire éventuel de la villa *Mon Plaisir*, s'était présenté à M. Lesobre qui l'avait conduit, le samedi dans l'après-midi à cette villa pour la visiter. Il avait emprunté les clefs de la villa à un autre agent de location, M. Lepelletier, qui était chargé de la louer. C'est une coutume ordinaire entre agents de location, M. Lepelletier ne le voyant revenir ni le samedi soir, ni le lendemain, s'alarma. Il avertit la police et, dans la cave de la villa, on découvrit le cadavre de M. Lesobre. On découvrit aussi une carte de visite au nom de M. Schott. L'enquête permit d'apprendre que l'assassin avait été vu par deux personnes, M. Amiot, secrétaire de l'agence Sivrals, qui se félicitait de l'avoir échappé belle, en éconduisant l'homme dont la tête ne lui « avait pas plu ». D'autre part, un agent du commissariat de Saint-Cloud, M. Choquet, se trouvait de faction devant la gare quand Lesobre arriva avec son auto. Lesobre lui avait dit qu'il attendait un type qui devait être Américain ou Allemand, car il avait un rude accent étranger.

Cette fois, l'enquête de ce nouveau crime fut confiée au

commissaire Primborgne, de la police d'Etat de Seine-et-Oise.

Elle fut foudroyante de rapidité, étonnante en ses résultats.

L'enquête du commissaire Primborgne

par Marcel MONTARRON

Le commissaire Primborgne, sous-chef de la police d'Etat, à Versailles, resta songeur.

Il venait d'interroger la secrétaire du malheureux agent de location, et celle-ci, Mme Vogleisen lui avait expliqué :

— C'était mon jour de congé. Je n'ai pas vu le client. Mais, ce matin M. Lesobre m'avait dit : « Je crois que je vais faire une affaire, je ne le connais pas, mais il m'a laissé sa carte de visite. » Cette carte, la voici...

Et Mme Vogleisen avait tendu, au commissaire, un bristol au nom de Arthur Schott. Sous ce nom, une adresse : 10, avenue du Parc-Impérial, à Nice.

Schott... Nice... le policier tourna et retourna cette carte étrange. En vérité, cette carte était, avec le signalement de l'agent Choquet : (de petite taille, pardessus gris), les seuls indices qu'offrit aux enquêteurs ce nouveau drame mystérieux.

— « Schott », répéta, à mi-voix, le commissaire Primborgne. Bien entendu, songea-t-il, ce nom ne peut être celui de l'assassin. Les criminels n'ont pas l'habitude de signer leurs forfaits. Mais ce nom est pourtant mon seul atout. Il s'agit de savoir en tirer le maximum. A tout prix, il faut retrouver cet Arthur Schott dont la carte de visite est venue dans la main d'un assassin.

Les recherches commencent. A Nice, on apprend que M. Schott, représentant de commerce, se trouve alors à Strasbourg. Coup de téléphone au central de Strasbourg.

— Allo ! Vous avez dans votre ville, un nommé Arthur

L'AFFAIRE LEBLOND



De haut en bas : M^{lle} Demonnet, l'amie de Roger Le Blond. — Roger Million vient de se constituer prisonnier. — Colette Tricot va être incarcérée.

Schott. Retrouvez-le. Le parquet de Versailles a besoin de l'entendre d'urgence.

M. Schott est retrouvé, prend le train pour Paris. Le voici devant M. Berry, le juge d'instruction de Versailles. M. Primborgne assiste, anxieux, à l'audition.

— Quelles sont les personnes, à qui vous avez remis dernièrement des cartes de visite ?

M. Schott a un geste évasif. Dame, dans les affaires, on distribue beaucoup de cartes.

— Voyons, monsieur, insistent le magistrat et le policier, rassemblez vos souvenirs. Ne pouvez-vous nous citer des noms, seulement quelques noms...

M. Schott fait un effort. C'est un brave homme. Il a un visible désir d'aider la justice. Il cite, un, deux, trois, cinq noms, dont celui de son neveu, Fritz Frommer, demeurant à Paris, à l'Idéal Hôtel, 57, rue Saint-Sébastien.

— Je me souviens même, précisa-t-il, que j'ai dû, à sa demande, lui remettre plusieurs cartes...

Est-ce à cause de ce détail ? Est-ce par pure intuition, que le commissaire Primborgne oriente, aussitôt ses recherches du côté de Fritz Frommer ?

— J'ai cinq noms. Occupons-nous d'abord du neveu de M. Schott, décide le policier.

Première surprise : Rue Saint-Sébastien, à l'Idéal Hôtel, Mme Muller, la propriétaire, n'a pas revu Fritz Frommer, son locataire, depuis le 22 novembre.

— J'en suis d'autant plus surprise, explique l'hôtelière, que depuis le mois de janvier 1937, date à laquelle il est entré ici, il ne s'est jamais absenté, sans me faire parvenir de ses nouvelles. Il m'envoie toujours des cartes pos-



LE TUEUR...

LE TU

L'AFFAIRE FROMMER



tales. Or, je ne l'ai pas vu depuis plus d'une semaine. Et il a laissé dans sa chambre, son linge, ses valises, ses affaires personnelles...

— Quel genre de garçon, est-ce ? demande, troublé, M. Primborgne.

— Un brave garçon, autant que j'ai pu en juger. Économique, poli, de caractère doux, et certainement, incapable d'une mauvaise action.

Diabole ! Voilà qui devenait curieux. Cette disparition n'était-elle pas troublante, alors qu'on savait que Frommer avait sur lui des cartes au nom de Schott, toutes semblables à celle donnée, par son assassin, à l'infortuné Lesobre. Des dates s'entrecroisaient dans la tête du commissaire : 28 novembre, découverte du crime de Saint-Cloud... 22 novembre, disparition de Frommer... coïncidence ?

En tout cas, qu'était devenu Frommer ? La police n'a pas cinquante manières de rechercher quelqu'un, dont la disparition est signalée :

— Allo ! le service des garnis ? Avez-vous dans vos fiches, un certain Fritz Frommer, réfugié allemand ?

Pas de traces Frommer.

Allo, le service des prisons ? Nouvelle réponse négative. L'infirmerie spéciale du dépôt ? (Car il faut tout vérifier.) Pas de Frommer. Le service des étrangers ? Ici, une parenthèse. Lorsqu'un étranger demande un permis de séjour, il doit indiquer comme référence, le nom et l'adresse d'un correspondant, garantissant, en quelque sorte, qu'il pourra séjourner avec ses propres ressources. A la fiche, Fritz Frommer, on trouva : Hugo Weber, 58 bis, rue de Clichy.

Par lui, ne pourrait-on pas savoir ce qu'était devenu Frommer ?

Rue de Clichy, déception. M. Hugo Weber était parti sans laisser d'adresse. Au commissariat du quartier, heureusement, le changement d'adresse avait été signalé. Le nouveau domicile de M. Weber se trouvait, 18, rue Véron.

Le commissaire Primborgne se hâte vers cette nouvelle adresse. M. Hugo Weber, qui est, lui aussi, un réfugié allemand, occupe là, dans un hôtel, une modeste pièce meublée. Tout de suite, le policier lui pose la question qui ne cesse de l'obséder :

— Vous connaissez Frommer ? Où est-il ? Depuis combien de temps, l'avez-vous vu ?

M. Hugo Weber s'exprime avec difficulté en français. Il en sait tout de même assez pour faire comprendre à M. Primborgne que Frommer est son neveu — à lui aussi — et qu'il est, lui-même, fort inquiet de sa disparition.

— Il avait l'habitude, explique M. Weber, de prendre

ses repas ici, tous les lundis. Lundi dernier, nous ne l'avons pas vu. Je suis allé à son hôtel. On m'a informé de sa disparition. J'en ai parlé depuis à un inspecteur... Des recherches ont été entreprises, sans résultat.

— Voyons, insiste M. Primborgne, ne vous avait-il rien confié d'intéressant qui pourrait guider de nouvelles recherches ? Qui fréquentait-il, à Paris ? Avait-il des relations suspectes ?

M. Hugo Weber a justement, là-dessus, son mot à dire :

< Il habite dans les bois... >

— Eh bien oui... Mon neveu m'avait raconté, un jour, qu'il avait rencontré, à Paris, un compatriote, qu'il avait connu à Sarrebruck, en prison, alors qu'il était détenu pour ses opinions antihitlériennes.

Il s'agit d'un certain Sauerbrei, qui occupait alors le poste de bibliothécaire de la prison. C'est là que mon neveu s'était lié avec lui. Il le rencontra donc à Paris, il y a quelque temps. Sauerbrei lui raconta qu'il habitait dans les bois, du côté de Saint-Cloud, sous le nom de Karrer, et qu'il avait demandé d'être naturalisé Français... Cette confiance de mon neveu m'avait donné quelque inquiétude. Je me souvenais fort bien de ce Sauerbrei, qui avait longtemps défrayé la chronique judiciaire, à Francfort, où j'habitais. Je conseillais à mon neveu de ne pas chercher à le revoir. Il me le promit, mais mon inquiétude redoubla lorsqu'une autre fois il m'avoua avoir reçu celui qui se faisait désormais appeler Karrer, et avoir reçu de lui, un soir qu'il était ivre, d'étranges confidences... Je ne pus les lui faire préciser, mais je le suppliai, à nouveau, de ne plus revoir ce douteux compatriote. Est-ce pour n'avoir pas suivi les conseils de prudence que je lui prodiguais, qu'il lui est arrivé malheur ?

Le commissaire Primborgne sortit de cette entrevue fort troublé. Mille pensées l'assiégeaient. Était-il sur une piste intéressante ? Était-il arrivé malheur à Frommer, comme le redoutait M. Hugo Weber ? Le mystérieux Karrer était-il un personnage redoutable ?

Un détail, surtout, avait frappé le policier : « Il habite dans les bois, du côté de Saint-Cloud », avait confié Frommer à son oncle. Or, troublant rapprochement sur l'auto de Roger Le Blond, où le malheureux jeune homme avait été trouvé tué, d'une balle à la nuque, n'avait-on pas remarqué la présence de feuilles desséchées, comme si la voiture avait, pendant un certain temps, séjourné dans les bois ?

De plus, une balle à la nuque, n'était-ce pas ainsi qu'avait été tué, comme Roger Le Blond, l'agent de location Lesobre ?

Un bon policier doit toujours se méfier de son imagination. Tout de même, les deux rapprochements hantaient le commissaire Primborgne qui sentait, se fortifier en

M. et Mme Weber, l'oncle et la tante de Fritz Frommer. — On vient de découvrir dans la cave de la villa le corps de Frommer. — La macabre scène de l'exhumation. — (Ci-dessous, au centre :) M. Arthur Schott, dont la carte de visite...

lui le pressentiment qu'il était s... n'osait encore formuler en lui-même... nitives, mais il avait le sentiment urgente s'imposait : retrouver Ka... Karrer lui apparaissait alors, no... le but définitif de son enquête, mai... essentielles de ce mystère qui, à... plus poignant et plus pressant.

M. Primborgne rendit compte d... gations à M. Sicot, chef de la polic... le juge d'instruction. On lui don... poursuivre ses recherches. Et il... « l'indication » Karrer.

L'indication K

On l'a souvent remarqué : la p... patience, doublée d'un labeur tena...

Une longue patience soutenue p... reuse. Il y a bien sûr, aussi, l'iné... Mais cette chance ne servirait de... exploitée par un effort obstiné, g... toujours sûre d'elle-même.

Cette réflexion peut s'appliquer... enquêtes criminelles. Jamais sans d... mieux qu'à cette enquête de onze... tir...

Mais n'anticipons pas. Retrouver Karrer, tel était donc... Seule indication : une villa, dan... Saint-Cloud.





LE TUEUR...

L'AFFAIRE LESOBRE

Evidemment, c'était plutôt mince. Il y a beaucoup de villas « du côté » de Saint-Cloud. Beaucoup de villas, mais sans doute peu de Karrer. Oui, mais était-ce à Saint-Cloud même, à Viroflay, à Bougival, à Vaucresson ?...

Deux moyens s'offraient au commissaire Primborgne pour ce véritable jeu de patience qui consiste, pour un enquêteur, à rechercher une adresse, dans un aussi vaste rayon d'investigation.

Les agences, les garages.

Les agences, parce que c'est généralement par le truchement des agences que se louent les villas dans cette région.

Les garages, parce que, dans les confidences faites pas Frommer à M. Weber, M. Primborgne avait également relevé ce détail : « Karrer, avait dit le jeune homme, a une auto. »

A Saint-Cloud, à Bougival, à Vaucresson, ni les agences, ni les garages ne connaissaient Karrer.

< J'ai vu ce nom-là... >

Le commissaire Primborgne ne se sentit pas découragé, et poussa ses recherches du côté de la Celle-Saint-Cloud. Il connaissait justement quelqu'un, bien placé pour connaître les adresses des locataires de villas :

— Karrer ? attendez voir. Oui, j'ai vu ce nom-là... villa « La Voulzie » avenue Pigault-Lebrun.

M. Primborgne, le jour même, va discrètement examiner la villa « La Voulzie ». C'est un minuscule pavillon, entouré d'un jardin, et dont une haie cache à demi la façade. Les murs sont crépis de jaune. Il n'y a qu'un rez-de-chaussée, mais pas de garage.

— Pas de garage, bizarre ! murmure, en lui-même, le commissaire Primborgne qui songe à l'auto dont a parlé Frommer. Allons tout de même plus loin...

Le policier se renseigne, apprend que la propriétaire de cette villa est une Mme Brau, demeura à Paris, 5, rue Bertholet. Mme Brau reconnaît, en effet, que sa villa de la Celle-Saint-Cloud a été louée, depuis le mois de juin, à un M. Karrer.

— Mais ce monsieur n'a-t-il pas une auto ? demande M. Primborgne.

— Je crois, en effet, qu'il a une voiture, mais il doit la remiser dans un garage qu'il a loué dans une villa voisine, la villa « Normandie ». Il faut vous dire d'ailleurs que je le vois rarement. Je l'ai vu la dernière fois, le 29 novembre, le jour où il m'a réglé son terme...

Le commissaire sursaute :

— Comment dites-vous ?... Le 29 novembre ?

— Le 29 novembre, confirme Mme Brau. Le terme était échu depuis le 15 octobre, mais M. Karrer m'avait écrit pour me demander d'en retarder l'échéance, ce que j'avais accepté.

29 novembre... Cette fois, M. Primborgne ne peut répri-

...permet de remonter jusqu'à Weidmann. - L'agence de location Lesobre à St-Cloud. - Le cadavre de Lesobre, dans la villa "Mon-plaisir". - La voiture de la victime est retrouvée, comme celle de Couffy, dans le jardin de la villa "La Voulzie"

qu'il était sur la bonne voie... Il chercha en lui-même des déductions définitives, le sentiment très sûr qu'une tâche était devant lui, à retrouver Karrer.

Il essayait alors, non point encore comme dans une enquête, mais comme l'une des clés d'un système qui, à chaque pas, devenait plus pressant.

Il avait compté de l'état de ses investigations, chef de la police d'Etat et à M. Berry, mais on lui donna carte blanche pour ses recherches. Et il s'attaqua aussitôt à son travail.

Localisation Karrer

Il était marqué : la police, c'est une longue et dure labeur tenace.

Une logique soutenue par une logique rigoureuse, aussi, l'inévitable part de chance.

Elle servirait de rien, si elle n'était pas soutenue par un effort obstiné, guidé par une lucidité d'acier.

Il faut s'appliquer à la plupart des choses. Jamais sans doute elle ne s'appliqua à une tâche de onze jours qui allait aboutir.

Il n'y avait pas.

Le but était donc l'objectif. Il fallait trouver une villa, dans les bois, du côté de



mer un secret mouvement d'impatience : Karrer avait de l'argent le 29, et le 27, Lesobre avait été assassiné. N'avait-il pas payé son terme avec l'argent du crime ?

Il y avait plus d'une semaine que sans relâche, prenant sur son sommeil, le commissaire Primborgne poursuivait, guidé par sa seule logique, ses patientes recherches. Il arrivait maintenant à une étape décisive. Il fallait, à tout prix, élucider le « cas Karrer ».

Nous sommes le matin du 8 décembre.

— C'est bien, dit Primborgne, nous irons cet après-midi à la Celle-Saint-Cloud.

Il est quinze heures.

Le commissaire est accompagné des inspecteurs Bourquin, Poignant et Vedrenne. La voiture des policiers arrive à proximité de l'avenue Pigault-Lebrun.

— Arrêtez là, dit Primborgne, allez déjà rôder autour de la villa pour voir s'il y a quelqu'un... Je vais, pendant ce temps, prendre des renseignements complémentaires auprès de l'agence Le Breton, qui a négocié la location de la villa « La Voulzie ».

Les inspecteurs Bourquin, Poignant et Vedrenne s'éloignent. Primborgne pénètre à l'agence.

— Vous connaissez M. Karrer ?

— Oui, celui qui a loué, en juin, la villa « La Voulzie ». Ça doit être un ingénieur. Il nous a dit qu'il attendait une place aux usines Renault. En attendant, il est souvent chez lui. Il dessine des plans... C'est un homme très poli, très courtois, très bien élevé...

Mais Bourquin, Poignant et Vedrenne reviennent : — Patron, il n'est pas chez lui. Les volets sont fermés. Mais, nous avons regardé par-dessus la clôture, il y a deux bagnoles dans le jardin : une celtaquat et une grosse voiture.

Deux bagnoles, dont une celtaquat, bien sûr, comment ne pas songer tout de suite à la voiture du malheureux Lesobre ? Primborgne se frotte les mains. Il a de plus en plus la conviction qu'il tient le bon fil, qu'un pas décisif va être franchi, que les heures qui vont suivre s'annoncent passionnantes. Mais il se doit, au moment d'atteindre le but, de mettre tous les atouts dans son jeu, de ne pas céder à une impatience pourtant bien légitime.

— C'est bien, dit-il à ses inspecteurs, retournez à la villa, surveillez les abords. Je vais téléphoner au service pour réclamer des renforts. Point de concentration : mairie de Vaucresson.

Bourquin, Poignant et Vedrenne s'éloignent à nouveau. Primborgne, qui téléphone de l'agence Breton, voit soudain revenir Vedrenne, haletant :

— Patron, venez vite, Bourquin et Poignant sont blessés... Le « client » a tiré...

Primborgne saute dans la voiture. La nuit commence

LE TUEUR...

LE TU

à tomber. La neige à travers les frêles silhouettes des arbres dépouillés par l'hiver, a ouaté de plaques blanches ce triste coin de banlieue. Il fait froid. Le ciel est couleur de cendres. Primborgne se précipite, enjambe le perron de la petite villa, pénètre dans le pavillon.

Bourquin l'accueille :
 — Poignant est blessé au bras. Moi, la balle ne m'a qu'effleuré.
 — Et lui ?
 — Voilà...
 Il désigne, allongé par terre, un grand gaillard qui a des traînées de sang sur le visage.
 — J'ai dû l'assommer pour le maîtriser.
 — C'est bien, embarquons-le dans la voiture. Et en route pour Versailles...

Bourquin raconte...

En route, Bourquin raconte comment les choses se sont passées :
 — Quand nous sommes revenus à la villa, il n'y avait encore personne, et nous nous apprêtions à prendre la planque lorsque, d'une petite rue adjacente, débouche un grand garçon de vingt-cinq à trente ans, d'allure correcte, de bonne façon, et qui, tout en marchant, jouait avec un chien.

Il nous aperçoit, lâche la bête et vient à nous :
 « — Vous désirez quelque chose, messieurs ?
 « — Connaissez-vous M. Karrer ?
 « — C'est moi. Que me voulez-vous ?
 « — Nous sommes employés des contributions. C'est pour une vérification.
 « — Pouvez-vous me montrer vos papiers ?...
 « Poignant sort sa carte. L'autre a vu le mot « Police » et blêmit. Mais, ça ne dure que quelques secondes.
 « — Suivez-moi, messieurs.
 « Nous franchissons le portillon, lui nous précédant, et on arrive à la villa. Il monte le premier les marches du perron, s'efface et nous prie d'entrer. Poignant s'exécute. Il réitère son invite pour moi. Non, mais il me prend pour un enfant de cœur !...
 « — Après vous, monsieur.
 « Il n'insiste pas et pénètre à son tour dans une petite pièce à droite. Nous nous touchions presque. J'avais l'homme à l'œil, je me méfiais. Nous lui demandons ses papiers — il nous avait bien demandé les nôtres — simple échange de politesse, pas ?
 « Il met sa main gauche dans la poche droite de son pardessus, sans brusquerie, sans affectation, comme si vraiment il allait sortir l'innocent carton d'une pièce d'identité.
 « Et soudain, sa main se dégage brusquement et un coup de feu éclate.
 « — Tiens, les voilà, mes papiers !
 « Je bondis, pendant que Poignant, touché, s'écroule

De gauche à droite : l'inspecteur Poignant qui fut atteint à l'épaule. La pièce où eut lieu l'arrestation, et la sinistre villa du bandit. Weidmann, au Palais de Justice et à l'anthropométrie.

sur le divan proche. Je ceinture l'homme, mais durant ce temps, il tire encore deux fois à hauteur de ma figure. Une balle m'effleure le front au-dessus de l'œil droit. L'autre traverse mon chapeau neuf (je l'étreignais). Je me jette sur le divan avec ma prise. Je lui tiens sa main meurtrière. Il tire toujours. Pan, pan, pan, pan !... Quatre balles ricochent sur le mur. Mais, je ne lâche pas l'étreinte.

« Mon adversaire est un sportif, cela se sent. Il s'arc-boute pour faire le classique pont et m'expédier, d'un coup de reins, à terre, mais je pense : « Va, mon bonhomme, je connais aussi bien ce terrain que toi. » D'ailleurs, je lui écrase la tête sous mon bras droit. Je dis : « Lâche ton arme ! » Il ne veut rien savoir...

C'est alors que j'avise un minuscule marteau de tapisier, traînant sur la table. Pesant toujours de mes 110 kilos sur Weidmann, je cesse ma prise de tête, prends vivement l'arme et lui en applique un coup, puis deux, puis trois sur le crâne.

« Pour l'étourdir seulement. Je voulais pas trop l'amocher. Je lui ai alors passé les menottes. Poignant m'a parlé, j'ai respiré. Je croyais qu'il était salement touché. »

— Vous n'avez jamais pu vous servir de votre revolver ?
 — Mon revolver ? Je n'en avais pas.
 — Et Poignant ?
 — Le sien était dans son fourreau.

Dans la voiture qui roule vers Versailles, l'homme, à la tête ensanglantée, est toujours évanoui.

Les aveux du tueur

par M. LECOQ

TRANSPORTÉ au siège de la police d'Etat, 26, rue Saint-Louis, à Versailles, Weidmann s'assit calmement devant le bureau du commissaire Primborgne. On pansa les légères blessures provoquées par les coups de marteau assésés par l'inspecteur Bourquin. On lui banda la tête. Puis ce fut l'interrogatoire. Il reconnut d'abord qu'il s'était procuré, à Francfort, de faux papiers, établis au nom de Karrer, originaire du territoire de Belfort. Mais sur les autres pièces d'état civil, établies à des noms divers, notamment à celui de Sauerbrei, le tueur mentit. Il persista à dire qu'il était Sauerbrei, directeur de compagnie d'assurances, arrêté à Prague. On s'en tint là pour le moment et l'assassin fut pressé de questions sur le meurtre du malheureux Lesobre. C'est alors qu'il ne voulut plus répondre qu'en allemand, prétextant que les coups reçus lui avaient troublé la mémoire de notre langue. Le commissaire Sicot servit d'interprète. Calme, les mains sur les genoux, le regard assuré, il narra le meurtre. Il avait besoin de 2.500 francs pour le loyer d'hiver de la villa « La Voulzie ». Il savait que les agents de location ont souvent de l'argent sur eux. Il s'adressa le jeudi 25 novembre à Raymond Lesobre. Ils visitèrent plusieurs villas, mais, ce jour-là, il n'eût pas le courage de le tuer. (Il comptait probablement que son ami Frommer, avec qui il vivait à « La Voulzie », accepterait de l'aider et celui-ci ayant refusé, il le tua.) Dans la suite de son interrogatoire, il devait fournir une autre version de cet autre



meurtre, mais elle est vraisemblablement fausse.) Donc, le samedi, il décida d'agir seul. Il téléphona de la gare Saint-Lazare à l'agent immobilier, pour prendre rendez-vous à la gare de Saint-Cloud. Là, il retrouve Lesobre qui l'emmène dans sa voiture. Après avoir visité deux villas de l'avenue Belmontet, ils pénètrent dans le petit château « Mon Plaisir ». Parvenus à la cave, Lesobre entre le premier. L'assassin est encore sur les marches. L'agent d'affaires lui tourne le dos ; l'Allemand sort rapidement son Mauser 7/65 et tire. Lesobre s'écroule sans un cri tué net d'une balle à la nuque.

En hâte, l'assassin le fouille. Il s'empare du portefeuille, contenant 5.000 francs, des clefs et du briquet de la victime. Puis, il s'enfuit dans la voiture du malheureux à la gare à « La Voulzie ». Deux jours plus tard, il va payer son loyer à Mme Brault, achète une plaque de tôle chez un quincaillier de la place de la République, et la fait peindre, rue Amelot, au matricule 7.215 RK-5.

Ce long récit achevé, les enquêteurs le pressèrent de s'expliquer sur la présence d'une seconde voiture, dans le jardin de « La Voulzie ». Ce deuxième véhicule n'était-il

pas celui de Couffy ? A la couleur près (et elle était certainement maquillée), elle offrait les mêmes caractéristiques. Mais le pseudo Karrer nia.

A ce moment, la P. J. téléphona : « Primborgne, vous n'avez pas oublié que la tante de miss Koven, que le groom de l'Ambassadeur avait cru reconnaître que le ravisseur de la jeune femme s'exprimait avec un accent germano-américain et qu'il avait proposé à la jeune femme une promenade à Saint-Cloud. » Primborgne n'avait pas oublié. Il posa la question tout de suite. L'autre, pour la première fois, tressaillit, ses yeux se voilèrent : « Laissez-moi ! J'ai mal à la tête. Je dirai tout demain. Laissez-moi dormir, dormir ».

Les policiers se regardent, se concertent.

— A demain matin, soit.

Et, dans le bureau, on étend un matelas où va s'allonger, les mains et les pieds enchaînés, l'assassin de Lesobre.

Il est trois heures du matin. Deux inspecteurs vont d'heure en heure se relayer auprès de l'homme endormi. Sa respiration est calme. Il dort d'un sommeil alourdi sans doute par le choc reçu à la tête. De temps en temps, cependant, une sorte de tic nerveux semble crispier les traits du criminel.

Mais voici l'heure fixée : on le secoue. Il s'étire, il se lève. Il absorbe la tasse de café qu'on lui offre. On le conduit au bureau du directeur. Il suit les inspecteurs, docile, respectueux, presque soucieux d'une impeccable correction. On lui désigne une chaise. Il s'incline, cérémonieux, les talons joints. Son visage n'a plus la dureté de la veille, mais ses traits demeurent impassibles, et son regard, sous les grands cils noirs qui ombrent ses yeux, a comme une étrange fixité. On sent derrière ce front buté, derrière ces yeux immobiles et froids, une lucidité, une intelligence tendues, braquées. Va-t-il se rétracter, va-t-il tenir sa promesse ?

— Tu as donné ta parole... Nous t'écoutons...

Et l'effroyable confession commença.

Ah ! bien sûr, tout ne fut pas lâché d'un seul coup. Weidmann parlait lentement, par monosyllabes, tantôt en allemand, tantôt en français. Il fallait arracher mot à mot les terribles aveux.

Je me nomme Weidmann

— Oui ! je me nomme Eugène Weidmann.

On sait maintenant que son véritable nom est Eugène Weidmann, qu'il est né au mois de février 1908, à Francfort, qu'il avait d'abord, depuis son entrée en France, usurpé l'identité de Sauerbrei, puis celle de Karrer. On comprend pourquoi, confondant dans ses souvenirs, Weidmann et Sauerbrei, tous deux détenus en même temps que lui à Sarrebuck, Frommer avait pris l'un pour l'autre. Mais l'identification établie, il reste une nouvelle partie à jouer : quelles révélations va faire Weidmann, à son réveil ? L'aveu d'autres crimes ? On n'ose encore y croire. Et pourtant...

Pressé de questions, il finit par dévoiler que l'ami qui lui avait procuré de fausses pièces d'identité était un nommé Million. Il l'avait connu au Fouquet's.

— Et ce Million était ton complice ?

— Non ! j'ai tué tout seul, mais il m'a prêté de l'argent au début de juillet, pour louer « La Voulzie », que j'avais choisie parce qu'elle est isolée, cachée au milieu des bois

passai derrière elle. Je vis sa nuque blanche. Je pensai : « Inutile d'user du revolver ; mes mains suffiront. » J'ai serré d'une main ; de l'autre, je lui ai enfoncé un chiffon dans la bouche. Puis, je l'ai étranglée avec une serviette. Alors, j'attendis la nuit, laissant le corps froid sur le divan de ma chambre. J'ai creusé un trou peu profond, pas grand, sous le perron de la villa, et la nuit venue j'ai inhumé le corps dans la glaise.

C'est à ce moment qu'un inspecteur entra et dit : « Mme Couffy vient de reconnaître la voiture de son mari. »

Weidmann ne broncha pas. Tous les personnages de cette tragédie inouïe n'eurent pas un tressaillement ; tous avaient passé la limite de l'émotion. Ce n'étaient plus des êtres pensant et sentant librement, humainement. C'était un fauve brisé et des chasseurs que leur effort terrible laissait haletants.

J'ai tué, j'ai tué...

— Oui ! j'ai aussi assassiné Couffy, d'une balle dans la nuque, alors qu'il versait de l'huile dans son moteur, près d'Orléans.

— Ensuite ?

— Ensuite, un mois s'écoula.

— Et puis ?

— Et puis, j'ai tué Roger Le Blond.

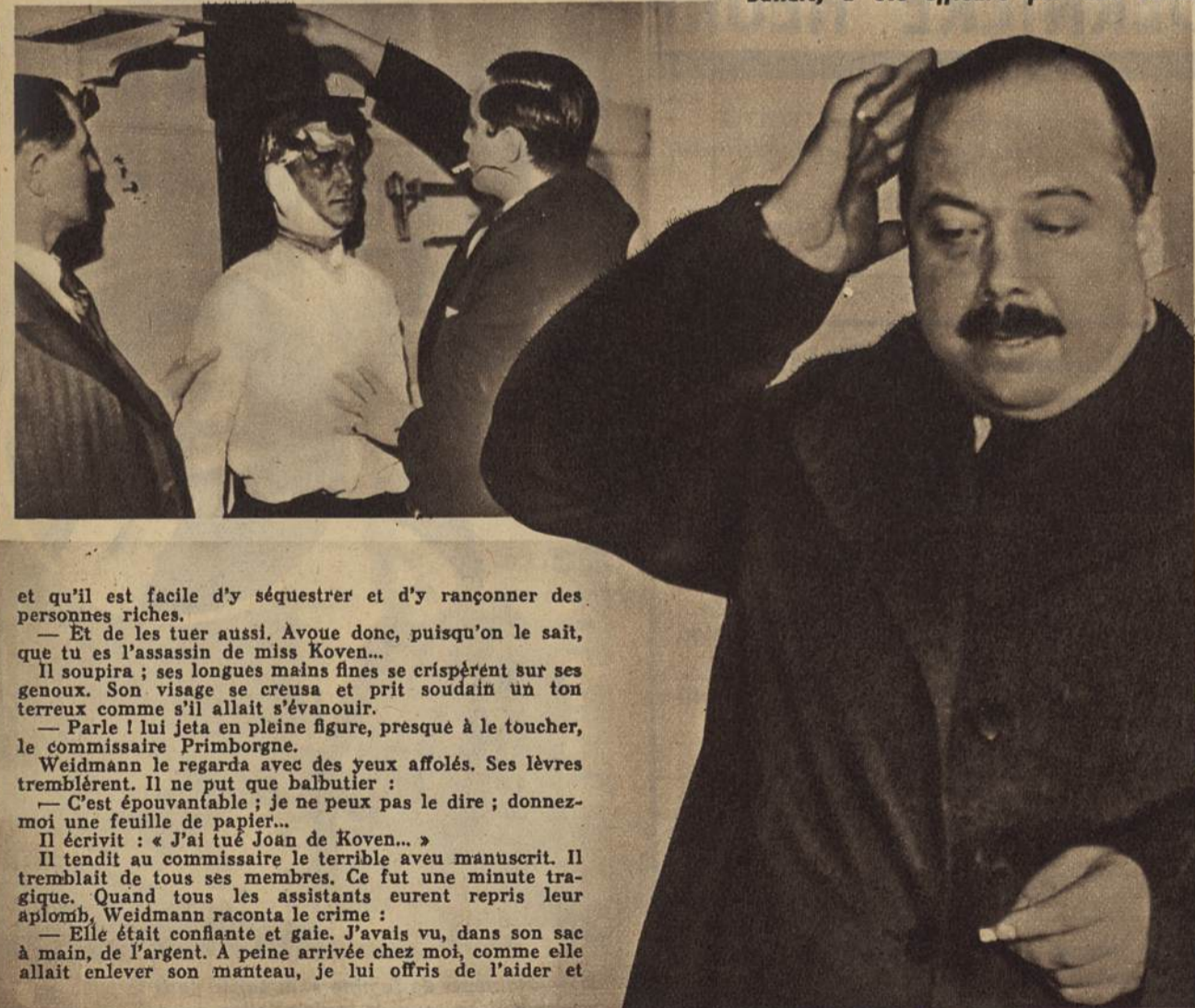
A l'affût des petites annonces publiées sous la rubrique : « Offres et demandes de capitaux », Weidmann n'avait pas manqué de relever les quelques lignes « passées » par Le Blond dans un quotidien du soir et dans lesquelles l'imprudent garçon offrait une association au premier venu. Déjà, Weidmann avait loué au nom de Pradier la boîte postale de la Chaussée-d'Antin, pour les réponses aux petites annonces qu'il publiait lui-même dans les journaux galants et humoristiques, dans le but d'entrer en relations avec des ménages ou des femmes libres, aux « idées modernes » et nantis d'argent. Weidmann se fit dicter par Million une réponse en bon français à la petite annonce de Le Blond. Pour les mêmes raisons de communauté de langue, ce fut Million qui, sous le nom de Pradier, entra en pourparlers avec Le Blond. Après trois visites, dont une fut effectuée en compagnie de l'amie de Million, Colette Tricot, le malheureux Roger fut présenté à Weidmann, dans un café de la porte Maillot, puis les trois hommes se rendirent ensemble à « La Voulzie », dans le cabriolet vert, de macabre mémoire. Tandis que Million passait dans la chambre jouxtant la cuisine de la villa, pour « chercher » les « contrats » qu'on devait signer, Le Blond examinait un tableau dans la chambre voisine de l'entrée. Il tournait le dos à Weidmann. Le crime fut commis sans un mot. Le Blond fut tué net d'une balle à la nuque, comme l'avait été le malheureux Couffy, et comme devaient l'être Frommer et Lesobre.

Ensuite, avec l'aide de Million, l'assassin emballa le cadavre dans des fripes appartenant à la propriétaire du meublé (Mme Brault, d'où les initiales M. B. sur la serviette). A la tombée du soir, Weidmann mit le cadavre dans le cabriolet qu'il ramena à Neuilly. « D'ailleurs, la preuve que je ne mens pas, la voici. » Il ouvrit son veston : il portait les bretelles de Le Blond. Convoquée d'ur-

En haut : le commissaire Primborgne, à qui l'on doit le succès de l'enquête. Ci-dessous : l'inspecteur principal Bourquin, qui maîtrisa le bandit, a été effleuré par une balle.



De haut en bas : le juge d'instruction Berry. Les fouilles dans le jardin de la villa ; le commissaire Roche, de la P. J. Les parents de Weidmann.



et qu'il est facile d'y séquestrer et d'y rançonner des personnes riches.

— Et de les tuer aussi. Avoue donc, puisqu'on le sait, que tu es l'assassin de miss Koven...

Il soupira ; ses longues mains fines se crispèrent sur ses genoux. Son visage se creusa et prit soudain un ton terreux comme s'il allait s'évanouir.

— Parle ! lui jeta en pleine figure, presque à le toucher, le commissaire Primborgne.

Weidmann le regarda avec des yeux affolés. Ses lèvres tremblèrent. Il ne put que balbutier :

— C'est épouvantable ; je ne peux pas le dire ; donnez-moi une feuille de papier...

Il écrivit : « J'ai tué Joan de Koven... »

Il tendit au commissaire le terrible aveu manuscrit. Il tremblait de tous ses membres. Ce fut une minute tragique. Quand tous les assistants eurent repris leur aplomb, Weidmann raconta le crime :

— Elle était confiante et gaie. J'avais vu, dans son sac à main, de l'argent. A peine arrivée chez moi, comme elle allait enlever son manteau, je lui offris de l'aider et

LE TUEUR...

gence, Mlle Démonnet, l'amie de Le Blond, reconnut, en effet, les bretelles et un stylo-plume en or saisi au cours de la fouille. Mais elle ne reconnut pas l'homme pour la bonne raison que c'était Million qu'elle avait reçu chez elle. Après cela, Weidmann reprit son hallucinante confession.

— Le meurtre de Le Blond ne m'avait rapporté que cinq mille francs. Il m'en fallait davantage pour mon train de vie. A la mi-novembre, je n'avais plus d'argent. Je préméditai alors de tuer et de voler un agent de location de Saint-Cloud ; mais le secrétaire (il s'agissait de M. Amiot), parut se méfier de moi et m'éconduisit. Alors, j'ai abattu mon pauvre ami...

— Frommer ?

— Oui !

— Ce n'est pas pour le voler, que tu as abattu ce malheureux camelot. C'est, très certainement, parce qu'il connaissait ton passé en Allemagne, et que tu craignais qu'il le dévoilât.

— Non ! Je l'ai vraiment tué pour son argent. Quand il vint chez moi, le 22 novembre, il fut tout fier de me montrer qu'il avait gagné 300 francs dans sa dernière journée de travail. La tentation s'empara de moi. Je passai derrière lui. Je le tuai de la même manière que mes autres victimes : d'une balle à la nuque. Son cadavre est enterré dans la cave de « La Voultzie ».

A ces mots, Weidmann ajouta qu'il n'avait « plus rien » à dire. Il était plus de midi. Toute la matinée s'était écoulée pendant l'effroyable interrogatoire. On avait hâte d'aller vérifier sur place les hallucinantes déclarations de l'assassin, relatives à l'ensevelissement des cadavres de

miss Koven et de Frommer, sous la villa de La Celle-Saint-Cloud.

— Tu vas nous accompagner, dit M. Primborgne.

Alors l'épouvantable monstre se prit, pour la première fois, à manifester un égarement bouleversé. Il trembla. Il haleta, suppliant :

— Non ! non ! Je ne veux pas assister à l'exhumation des cadavres. Je ne peux pas « les » revoir. J'ai une maladie de cœur.

Les policiers eurent une belle peur. S'il disait vrai, s'il allait mourir d'émotion. Ce n'était pas le moment de lâcher à la camarade une proie pareille. Ils consentirent à le laisser à la prison où il déjeuna de bon appétit.

Exhumations

Il a neigé sur les coteaux de la Celle-Saint-Cloud. Sur la grisaille du ciel se détache la mince silhouette des arbres dépouillés et des villas.

Les fouilles commencent sous le perron de la porte d'entrée. Un homme, le terrassier, a peine à s'y tenir à genoux. Il commence sa lugubre besogne, à la pelle. Bientôt, la pelle ramène un objet enrobé dans la glaise : c'est le kodak de la jeune Américaine. Puis un pied apparaît, puis une jambe, l'autre, enfin tout le corps entièrement vêtu. Même le sac à main est là. Les mains sont encore gantées et sur ses beaux cheveux blonds, le petit chapeau est resté, légèrement enfoncé. Dans la cuisine, le docteur Détils fait l'autopsie. Décor grandguignolesque ! Le praticien, en blouse blanche, est penché sur le petit cadavre qu'il mutilé. Dans le fond de la pièce, un agent motocycliste monte la garde, cariatide casquée. Sur une étagère, un moulin à café, un morceau de pain dur, quelques ustensiles de ménage, dont aurait pu se servir la petite danseuse. Elle avait, elle aussi, peut-être rêvé de dinette amoureuse. La vie l'avait abandonnée parce que, sur son chemin, elle avait trouvé Weidmann, le sombre Allemand au passé trouble, aux instincts sanguinaires, le tueur qui abat les hommes sur sa route, avec une impassible froideur...

Lire la suite
dans

NOTRE SUPPLÉMENT

de

DERNIÈRE HEURE

Reportage photographique DETECTIVE
Marcel Carrière, Walter Gillett et J. Baerthelet.

La mise en page de ce numéro
est de J.-G. SÉRUZIER.

L'analyse de la physionomie de Weidmann révèle des instincts violents et un despotisme brutal.

Indices significatifs de la physionomie de WEIDMANN

1	Dépression sincipitale.	Amoralité foncière.
2	Retrait excessif des sinus temporaux.	Goût de la destruction.
3	Largeur extrême de la face au niveau des zygomatiques.	Violence des instincts.
4	Ampleur et profondeur des arcades sourcilières.	Aptitude à mûrir longuement ses secrets desseins.
5	Front large, plat et rectangulaire.	Etroitesse de vues et obstination aveugle.
6	Prédominance du tiers inférieur de la face.	Matérialité. Insuffisance de la sensibilité.
7	Horizontalité rectiligne de la bouche.	Inflexibilité.
8	Largeur considérable du plat antérieur du nez.	Audace froide par préméditation.
9	Caractère anguleux du profil.	Agressivité.
10	Sourcils abondants et drus.	Despotisme brutal.

Le retentissement de chacune de ces tendances sur toutes les autres les renforce à un suprême degré et explique l'intensité des penchants de ce criminel,

Saturday Sept. 18th 1937
Paris, 16

Lovingly
Ida & Henry
Henry

L'ÉCRITURE DE WEIDMANN

L'écriture de Weidmann, comme celle de tous les anormaux, est violemment discordante : aux mouvements lancés, impétueux (voyez l'L. de Lowingly et surtout l'I d'Ida) s'opposent les inhibitions particulièrement visibles aux finales brusquement freinées. Nous sommes donc en présence d'un tempérament violent, impulsif et agité, incapable de se dominer intérieurement, mais qui s'efforce à l'impassibilité extérieure par crainte de se trahir. Les complications du tracé sont expressives d'une habile fourberie. Les surélévations très accentuées disent l'infatuation considérable du personnage, qui se conjugue à ses avidités excessives, marquées par l'étalement des mots, pour en faire un dangereux mégalomane. A noter aussi la brusque projection des barres de t, trop haut et trop à droite, signe constant de despotisme, ainsi que les brisures, les tremblements et les saccades d'où il appert que, miné par les excès, le système nerveux du tueur est bien près de s'effondrer.

Paul-Clément JAGOT.



Des vêtements de femme sont saisis dans la villa du monstre dont ceux de Janine Keller, nouvelle victime.

WEIDMANN le tueur...

Suite
de la page 12

Exhumations

TANDIS que le docteur Déris effectuait sa lugubre besogne, les coups de pioche des fossoyeurs ébranlaient la villa, sous la pièce même où gisaient les pauvres restes de Jean de Koven, lesquels n'avaient « plus de nom dans aucune langue ». A l'entrée de la cave, oubliant le froid, la boue, la foule qui s'aggruait aux barrières et juchait dans les arbres d'une propriété voisine, enquêteurs, journalistes et photographes attendaient, le cou tendu, n'échangeant entre eux que de brefs commentaires, le résultat des tragiques recherches.

Deux cercueils grossiers arrivèrent. On les déposa dans la neige boueuse, au milieu du jardin désolé où, contenant les cadavres, ils allaient passer toute la nuit, gardés par des agents de la police d'Etat !

Après un long moment de curiosité haletante, et comme l'autopsie des restes desséchés de miss de Koven s'achevait, on entendait une voix souterraine annoncer :

— Frommer est là !

Les coups de pioches s'accéléraient. On descendit un des cercueils sous la maison. Il reparut, cinq minutes plus tard, porté par quatre fossoyeurs. On fit cercle, en masse, autour du grossier sarcophage teint au brou de noix.

— Ouvrez ! demanda le photographe de l'identité judiciaire.

Le malheureux Frommer apparut. Il semblait mort de la veille. Débraillé, il avait les mains le long du corps, la bouche entr'ouverte, les yeux à demi clos. Un filet de sang rayait son visage. La balle qu'il avait reçue à la nuque était ressortie sous l'œil droit...

Il fut transporté à son tour dans l'étroite cuisine et prit la place de Jean de Koven sous les instruments d'autopsie du docteur Déris.

Pendant cette seconde formalité de chirurgie légale, les enquêteurs fouillaient les meubles de la villa. Ils n'y effectuèrent que des trouvailles de fausses pièces d'identité, de lettres attestant que Weidmann suivait de près la lecture des petites annonces de journaux où lui-même en faisait passer pour se mettre en relation avec des couples ou des jeunes femmes dont il espérait tirer de l'argent.

“ Je leur ai tout pris...”

Dans la nuit, on révéilla Weidmann à la prison de Versailles. Acharnés à la besogne, les enquêteurs voulaient obtenir du monstre un complément d'aveux, pour retrouver les objets volés aux victimes et pour déterminer le rôle exact des louches amis de l'assassin : Million, Colette et Blanc dont il avait parlé au cours de son précédent interrogatoire.

Weidmann indiqua qu'on retrouverait les papiers de ses victimes et leurs objets personnels (dont les chaussures de Le Blond) dans la chambre où il couchait, près de l'entrée de la villa. La perquisition fut faite dans l'après-midi qui suivit. Sauf l'argent, tout ce qu'avait contenu

A seize ans, Weidmann, déjà dévoyé, allait commettre son premier délit, suivi, hélas, de tant d'autres...



le sac de Jean de Koven, les poches de Couffy, de Le Blond, de Frommer et de Lesobre fut retrouvé dans une mallette métallique, placée sous une commode. De plus, quatre autres valises furent fouillées. On ne fut pas peu surpris d'y trouver maintes pièces de linge féminin, notamment des combinaisons et des mouchoirs brodés aux prénoms de Janine, de Caroline et de Sophie.

Etait-ce là de nouveaux indices de crimes mystérieux ? Avant que Weidmann fût questionné sur ces trouvailles, on ne perdit pas de temps pour entreprendre de retourner la terre dans tout le jardin de « La Voulzie ». La besogne demanda du temps.

Par ailleurs, Weidmann s'était entendu confirmer par le juge d'instruction qu'on avait réellement retrouvé les cadavres. Ce fut le seul instant où le monstre parut ému par une émotion humaine. Regardant ses mains avec horreur, il murmura :

— Je leur ai tout pris ! tout pris ! tout...

Mais on voulait savoir à quelle complicité il avait associé Million, Colette Tricot et Blanc, qui lui avait fourni l'argent pour la location de « La Voulzie ». Weidmann déclara qu'il avait connu les deux hommes à la prison de Francfort où ils étaient incarcérés pour trafic de devises. Il avoua également que Blanc était venu le chercher en moto à la frontière, au mois de juin dernier. Mais il voulut mettre Blanc hors de cause, en affirmant que celui-ci lui avait prêté de l'argent non pas pour louer la villa de La Celle-Saint-Cloud, mais pour fonder un institut de beauté. Il assura que, par la suite, Blanc n'avait connu que l'assassinat de Le Blond, mais qu'il y était tout à fait étranger et qu'il s'était gardé d'en parler, par crainte d'avoir des « histoires » avec la police. De même, il affirma que Colette Tricot n'avait été mêlé à l'affaire Le Blond que parce qu'elle était la maîtresse de Million, pseudo Pradier. Elle avait accompagné son amant au square Malherbe, mais elle ignorait que Weidmann eût l'intention de commettre un crime, de même qu'elle ignorait les autres assassinats. Elle avait appris le drame par Million qui y avait assisté, mais, comme Blanc, elle s'était abstenue d'en parler, pour éviter de graves « ennuis ». Pour Million, il reconnut que celui-ci l'avait secondé dans le chantage exercé auprès de la tante de miss de Koven, qu'il avait consenti, au moment de l'affaire Le Blond, à lui servir d'intermédiaire sous le nom de Pradier, qu'il l'avait aidé à envelopper le cadavre, mais que Million ignorait pourtant que miss de Koven fût morte et enterrée sous la villa et qu'il ignorait à l'avance le rôle tragique qu'il allait jouer dans le crime de Le Blond.

La plupart de ces déclarations concernant Million étaient fausses. A son troisième interrogatoire, Weidmann devait déclarer qu'on l'avait mal compris en allemand ; et, employant l'anglais, il accuse Roger Million du meurtre de Le Blond et de sa complicité dans les autres assassinats, sauf celui du chauffeur Couffy. On retrouvera, par ailleurs, les détails des « rectifications » fournies par Million après ses premiers aveux.

Entre temps, les enquêteurs s'étaient empressés de rechercher le couple Million-Tricot et Jean-Blanc. En retrouvant rapidement les adresses successives où avait séjourné l'assassin, on fut conduit rue Amelot, dans un hôtel tout proche du restaurant où le père Million secondait un de ses amis, M. Million déclara que son fils était à Nantua, ainsi que Colette et Jean Blanc. La P. J. transmit immédiatement la nouvelle à la Sûreté lyonnaise, pour que des inspecteurs fussent envoyés à la recherche du trio.

Les complices de la bande sinistre

par Noël PRICOT

I. — Roger Million et Colette Tricot

Il naquit à Saint-Maur, le 9 octobre 1912.

Son père d'origine lyonnaise était employé de commerce ; mais, après maintes vicissitudes dans les affaires, il seconde actuellement un de ses amis de guerre, M. Guignonnet, dans l'exploitation d'un modeste restaurant de la rue Amelot.

Sa mère ? La malheureuse, continuellement tourmentée par les difficultés d'argent, vécut dans la neurasthénie jusqu'en 1932. A cette date, pressée par le besoin, elle emprunta plusieurs milliers de francs, à père et mère, M. et Mme D., honorablement connus à Ligny-en-Cambrésis. Ayant caché la somme dans son corsage, elle la perdit en rentrant chez elle. Elle s'en suicida de désespoir.

La malchance subie par les parents vouèrent l'enfant au laisser aller de son éducation. Il prit ses premiers ébats sur le trottoir, en compagnie des gavroches en herbe. On l'envoyait de temps à autre chez les parents de sa mère, dans le Cambrésis, ou chez ses tantes paternelles, habitant Lyon, lesquelles, en été, l'emmenaient en villégiature dans la salubre région de Nantua. Mais, chaque fois qu'il réintérait Paris, le jeune Roger reprenait ses camaraderies de ruisseau.

Néanmoins, son père tint à ce qu'il apprit de bonne heure le métier de comptable. De sa quinzième à sa dix-huitième année il l'exerça ponctuellement dans divers restaurants et petits hôtels de la Bastille. On sait que la pègre foisonne dans ce quartier. Million

noua des amitiés déplorables. Il prit des allures et des habitudes de vrai gouape, dans les bistrots et les bastringues où se rejoignent chaque soir et chaque nuit tant de compagnons de mauvais aloi.

Puis, devançant l'appel, il contracta, en 1930, un engagement aux chasseurs d'Afrique.

Ce fut au cours du traditionnel banquet de départ des conscrits qu'il connut Jean Blanc. Elégant, nanti de billets de banque par sa riche famille, noceur plein d'entrain, ce pâle garçon s'attira tout de suite la sympathie de Million. Par réciprocité, Blanc retrouva dans la faconde et dans la mentalité aventureuse de son compagnon des traits de caractère correspondant à ses goûts. Les deux dévoyés devinrent d'intimes « copains ».

Libéré de ses obligations militaires, Million se retrouva sur le pavé de la Bastille. Blanc l'y rejoignit. Celui-ci l'habitua, d'autre part, à fréquenter les « boîtes » mondaines et les cafés en vogue, à Paris. Blanc subvenait aux frais de la « noce » effrénée. Il fournissait également de l'argent à son ami pour le vivre et le coucher, dans de mauvaises gargottes et de méchants hôtels.

Au hasard des ses accointances dans le milieu de la Bastille, Million entra bientôt en relations avec un chef de bande qui organisait de fréquentes expéditions à la frontière allemande pour introduire en France des marchandises clandestines. Tenté de s'enrichir tout en menant une vie pleine de péripéties conformes à son goût du risque, Million s'affilia à l'équipe. Mais, en 1935, les inspecteurs du service des fraudes mirent un terme à l'activité de la bande, en arrêtant le principal coupable.

L'aventureux Roger ne demeura pourtant pas longtemps désœuvré. En effectuant la contrebande des marchandises allemandes, il s'était initié également aux possibilités de réaliser des bénéfices considérables en achetant des marks touristes, outre-frontière, et en les revendant en France à leur cours international, lequel était sensiblement plus élevé. La « combine » fut organisée avec la collaboration de Blanc, qui pouvait fournir les premiers capitaux nécessaires. Les deux aventuriers se rendirent donc à plusieurs reprises en Allemagne pour y trafiquer des devises. C'est ainsi qu'en 1936, ils se firent arrêter de compagnie, par les douaniers allemands, et furent incarcérés à la prison de Francfort-sur-le-Mein, où Weidmann se trouvait lui-même sous les verrous.

Le futur tueur légendaire était alors bibliothécaire du pénitencier. Le riche Blanc et son compagnon Million entrèrent ainsi en relation avec lui, et, le soudoyant, obtinrent par son intermédiaire des faveurs qui adoucèrent sensiblement leur captivité.

Libéré au début de l'année, Million n'oublia pas Weidmann. En gratitude des services qu'il en avait reçus à la prison de Francfort-sur-le-Mein, il avait proposé à l'Allemand de lui procurer de faux papiers pour lui permettre de venir incognito tenter la « chance » à Paris. En mai, Weidmann rappela par lettre à son obligé la promesse qu'il lui avait faite. Million répondit qu'il tiendrait parole, de même que

Employé dans un restaurant de la rue Amelot, le père de Million est navré du rôle joué par son fils.



Jean Blanc se ferait un plaisir d'aller quérir, en moto à la frontière, l'ancien compagnon de geôle. C'est ainsi que Weidmann arriva et fut pourvu de nouveaux papiers d'état civil.

Dans ce même mois de mai, Million avait eu besoin d'un manteau de pluie. Un magasin de vêtements de caoutchouc se trouvait presque en face du restaurant de la rue Amelot où travaillait le père du mauvais garçon. Blanc accompagna son ami pour l'achat de l'imperméable. La première vendeuse leur plut. Ils l'invitèrent à déjeuner au restaurant « du » père Million. Elle s'appelait Colette Tricot.

Cette brune aguichante (dont les parents s'appelaient Victoire) était née à Saint-Quentin le 12 juin 1907. Elle était mariée à un ouvrier ferreur, travaillant dans une carrosserie du XV^e arrondissement, et elle avait un fils d'une dizaine d'années, élevé par ses grands-parents. Mais Colette n'était pas plus dévouée au devoir d'épouse qu'à celui de mère. Elle fut une conquête facile pour les deux compères qui l'entouraient de « petits soins »...

Séduite tout d'abord par Blanc — ou plutôt par l'argent de celui-ci — la brune Colette « passa » ensuite à Million. C'était à la période où Weidmann venait d'arriver à Paris et logeait, rue Saint-Sébastien, dans le même hôtel que l'équivoque Roger. Ainsi fut constituée la bande dont la célébrité devait être sinistrement retentissante.

Le mois suivant, Weidmann louait *La Voulzie*, grâce à l'argent de Blanc. Colette et Million accompagnèrent l'Allemand, pour visiter la tranquille villa et donner leur avis sur l'opportunité de traiter l'affaire avec l'agence immobilière. Par la suite, Million et sa compagne devinrent très fréquemment les hôtes de cette discrète retraite abritée dans le bois de La-Celle-Saint-Cloud. Le couple y trouva le couvert et le coucher à volonté. Colette y lavait son linge et celui de Weidmann, prétendant que la lessive lui était plus commode à *La Voulzie* qu'à l'hôtel...

La lessive...

Et les crimes ?

Million et sa maîtresse savaient-ils que la malheureuse Jean de Koven avait été assassinée et enterrée dans leur séjour familial ? Il est assuré maintenant que le trouble Roger participa (en juin-juillet et au début d'août) au chantage qu'exerça Weidmann auprès de la tante de la jeune danseuse américaine. L'homme qui, le jour où l'Allemand vint percevoir la criminelle rançon réclamée à la famille de miss de Koven, signala à Weidmann la présence de l'inspecteur Chalié, n'était autre que Million. Il prétend qu'il se croyait alors mêlé à une affaire de rapt sentimental et qu'il ignorait tout de l'atroce assassinat commis par l'Allemand. De même, Colette affirme qu'elle n'est pas la femme qui essaya de se faire payer les voyageurs-chèques de la malheureuse ballerine. Les enquêteurs demeurent pourtant persuadés que le couple Million-Tricot fut réellement complice du tragique *Kidnapping*.

En tout cas, une singulière « coïncidence » voulut qu'au moment des recherches entreprises par la police pour retrouver Miss de Koven, Million et Colette s'absentèrent pendant deux mois, pour séjourner dans la région de Nantua, où dans son enfance Roger avait passé annuellement ses vacances dans la compagnie de ses tantes. Ils louèrent une chaumière au village des Granges et coulèrent leur temps en belles randonnées dans les monts boisés du Jura. Blanc vint les rejoindre à plusieurs reprises. On les tenait pour des Parisiens sportifs en villégiature d'agrément !

Le 15 septembre, le trio rejoignait Paris dans la belle voiture bleue de Jean Blanc. Colette et son amant reprirent, dès le retour, leurs relations avec Weidmann.

Quelques jours après, Weidmann eut l'idée d'attirer une nouvelle victime dans un guet-apens crapuleux, par la voie des petites annonces. C'est alors qu'il publia l'offre d'emploi pour une gouvernante devant

être placée dans une famille américaine. L'infortunée Strasbourgeoise Janine Keller s'y laissa prendre. On lira par ailleurs que Million l'alla quérir en compagnie de Weidmann à son arrivée à Paris et que, le lendemain, il participa à l'assassinat de la malheureuse, dans la forêt de Fontainebleau.

Le stratagème des petites annonces ayant « réussi » une première fois, les complices convinrent de le renouveler. Contrairement aux premières déclarations de Weidmann, ce fut Million qui organisa le nouveau forfait. Il s'approprija le nom de Pradier et loua la case postale de la rue de la Chaussée-d'Antin. Ayant relevé dans un quotidien du soir l'annonce de *Le Blond*, pour une association concernant la publicité cinématographique et théâtrale, Million écrivit à l'annonceur et fut convoqué par lui. A la première visite, Million était seul ; à la seconde, Colette l'accompagnait.

Au jour convenu avec la victime pour signer les engagements pris au cours des pourparlers, Million demanda à Weidmann :

— Comment faire pour lui en mettre un bon coup dans la calebasse ?

L'Allemand sortit son revolver, l'appliqua à la nuque de son « élève » et dit :

— Vise là : ça ne rate jamais !

Ainsi fut fait par Million à qui, devant le cadavre du malheureux *Le Blond*, Weidmann déclara :

— C'est du bon travail ! Tu t'es fait la main...

Et les deux tueurs emballèrent le cadavre, puis le placèrent dans le macabre cabriolet qu'on devait retrouver à Neuilly.

Ils allaient partir (vers dix-sept heures) quand Colette, revenant de Paris, les rejoignit à *La Voulzie*. Elle leur demanda où ils allaient. Weidmann qui déclara (bien qu'il lui ait fait parvenir les chèques et mandat des femmes tuées par lui) n'avoir jamais été loquace vis-à-vis de Colette Tricot, lui répondit qu'avec son complice, ils allaient tous deux « faire un tour ». Million prit le volant du cabriolet qui transportait le cadavre. L'Allemand, le précédant de peu dans la voiture de Couffy, lui montra le chemin jusqu'au cimetière de Devilly.

Au surlendemain de ce tragique forfait, Blanc fut convoqué par téléphone au restaurant de la rue Amelot où le sinistre couple était venu confier au père Million, qu'il avait « trempé » involontairement dans l'assassinat de *Le Blond*, soi-disant commis par Weidmann. Colette supplia Blanc de les soustraire, elle et son amant, aux recherches de la police.

— Il faut nous sauver, Jean, supplia-t-elle. Weidmann nous a dit qu'il nous ferait notre affaire si nous le dénoncions. Il voulait nous garder à vue à *La-Celle-Saint-Cloud* pour être sûr que nous ne trahirions pas le secret de son meurtre. Pour nous échapper, nous lui avons fait croire que le père de Roger était malade et qu'il nous fallait prendre de ses nouvelles. Mais l'Allemand va nous rechercher. D'autre part, si la police, sous le signalement de Pradier, trouve la trace de Roger, nous sommes condamnés d'avance !

Le père Million engagea son fils à se mettre à la disposition de la Justice, en qualité de témoin « involontaire » de la tragédie de *La Voulzie*. Les deux amants se récrièrent que c'était les vouer à leur perte. Blanc fut du même avis. Dans la même journée, le trio s'enfuit pour le Midi.

Après avoir passé 8 jours à Cannes, ils excursionnèrent pendant quelques jours dans les Alpes (notamment à Chamonix), puis revinrent à Nantua, où Jean Blanc les abandonne pour regagner Paris.

II. — Jean Blanc

C'est le quatrième personnage de la bande sinistre. C'est peut-être, du point de vue psychologique, le personnage le plus curieux. Il est, en tout cas, curieux de voir mêlé à la plus affreuse affaire criminelle du



Séduite par l'offre d'emploi de gouvernante, publiée par Weidmann, Janine tomba dans un guet-apens.

siècle cet élégant fils de famille, et de lui voir jouer, aux côtés de Weidmann, le tueur, et du couple louche : Million-Collette Tricot, un rôle étrange de « receleur de malfaiteurs ».

Recel de malfaiteurs, c'est de quoi est en effet inculpé Jean Blanc.

Qu'est-ce à dire ?

Un policier nous confiait l'autre soir : Blanc c'est le « taxi » dans cette histoire. Il voulait dire, évidemment, qu'il apparaissait bien que Blanc avait eu, dans cette tragique affaire, le rôle passif d'un faible, attiré peut-être par l'attrait d'une existence « en marge », aveuglé surtout par un amour malheureux.

Le père de Jean Blanc, qui possédait une assez grosse fortune immobilière, mourut, en 1913, écrasé par une auto devant la gare de l'Est. Jean Blanc devait avoir deux ans. Sa mère l'éleva, avec cette tendresse souvent amollissante qu'apportent à élever leurs enfants les mères privées trop tôt de l'autorité d'un chef de famille.

Jean Blanc fut choyé, cajolé, fit ses études au collège Chaptal mais, peu studieux, déserta le collège avant le baccalauréat.

Le voici dessinateur chez un architecte, sans ambition sociale. Il reçoit pour ses menus frais, deux mille francs par mois de sa mère, et les dépense, avec insouciance, sous l'œil indulgent de la veuve.

Il atteint ainsi l'âge du régiment. Il fait son service militaire à Metz et, c'est avant le départ, dans un banquet de joyeux conscrits, qu'il fait connaissance de Million, jeune oisif, amateur de louches combines.

Quatre ans après, Million propose à Jean Blanc la magnifique affaire : le trafic des devises en Allemagne. On sait comment l'aventure se termina : Million et Jean Blanc sont arrêtés. Les voici, en prison à Francfort, et c'est là qu'ils font connaissance du détenu Weidmann. Les deux jeunes gens se prennent de sympathie pour cet Allemand plein de charme et si serviable.

Blanc est libéré conditionnellement, grâce à une caution de 50.000 francs versée par sa mère. Il rentre en France. Sa mère pardonne bien vite à son fils ce qu'elle considère comme une faute de jeunesse.

Et Jean Blanc reprend sa vie de mollesse, tandis que sa mère continue à lui verser deux mille francs pour ses menus frais. Il cherche, dit-il, une situation, mais sans fièvre.

C'est alors qu'au mois de mai, Weidmann lui écrit. Il désire venir en France. En souvenir des services rendus, Jean Blanc est invité à venir chercher à Forbach son ancien compagnon de prison. Il accepte. Il ramène Weidmann à Paris. Il l'installe à l'hôtel, lui avance des fonds. Et Million, libéré lui aussi, se joint à eux.

Que se passe-t-il alors ? Jean Blanc assure que, de bonne foi, il croyait, grâce à ses amis, se lancer dans des affaires cette fois sérieuses. Il assure encore que la belle Colette le faisait « marcher », et c'est encore bien possible. Ça, c'est même certain.

Il est encore malaisé de dégager le rôle exact de Jean Blanc, que d'aucuns surnomment « le commanditaire » de la bande.

C'est lui qui les transporta lorsque, terrorisés ils fuyaient Weidmann, Million et Colette Tricot, à Nantua.

C'est lui qui les ramena à Versailles, lorsqu'ils vinrent se constituer prisonniers.

Une victime de l'amitié, de l'amour ? Peut-être... En tout cas, le type même de cette « jeunesse pourrie », que *Déetective*, au moment des Davin et des Gaucher, avait stigmatisée.

III. — Nantua

Après deux ou trois jours passés à l'hôtel, dans la petite ville de l'Ain, le couple Million-Tricot avait loué une chambre chez un particulier, M. Brut. Ils coulèrent le mois de novembre dans la quiétude. Ils excursionnaient dans la région, se promenaient à travers la petite ville

Étroitement gardé par des hommes solides, Weidmann fut conduit sur sa demande auprès de M. Berry, juge d'instruction de Versailles, pour fournir des révélations sur le meurtre de Mme Janine Keller.





Ce fut cette photo de Janine Keller et de ses enfants que reconnurent les familiers de la disparue.

comme de gentils amoureux, peu soucieux de ce qui peut se passer en dehors de leur douce retraite.

Toutefois, les deux tourtereaux s'absentèrent pendant une huitaine de jours, à la fin du mois. Or, le meurtre de Frommer date du 22 novembre ; celui de Raymond Lesobre, du 29 ; et Weidmann avouera lors de son troisième interrogatoire que, sauf pour le malheureux Couffy, Million fut complice de tous ses crimes...

Aux premiers jours de décembre, le triste couple revint à Nantua.

Jean Blanc les avait rejoints depuis très peu de jours « pour s'occuper », avec Million, d'une prétendue affaire de bois, quand dans la soirée du 9 décembre, vers vingt heures, le frère de Blanc lui téléphona pour l'aviser de l'arrestation de Weidmann. Au nom du père de Million et au nom de sa propre famille, M. Blanc engagea le trio à rejoindre Paris de toute urgence pour venir se mettre à la disposition des enquêteurs.

Il n'y avait plus de train pour quitter Nantua. Colette, Million et Blanc vinrent à pied jusqu'au village de l'Ecluse, où ils prirent un taxi pour les conduire à la gare de Bourg-en-Bresse. Au jour, à 7 h. 30, ils débarquèrent à Paris ; Blanc rejoignait sa famille. Colette et Million s'abritèrent quelques heures dans un hôtel voisin de la gare de Lyon ; puis sur le conseil d'un cousin de Million, huissier de son état, ils prièrent M. Henri Géraud de les accompagner auprès de M. Berry, juge d'instruction du Parquet de Versailles.

L'Affaire Keller

Les enquêteurs avaient retrouvé jeudi dernier, au cours d'une perquisition à la villa tragique de la Celle-Saint-Cloud des vêtements féminins brodés au prénom de Janine, des blouses d'infirmière, une malle, un passeport au nom de Keller, une paire de patins vendus à Strasbourg et des photographies la représentant avec ses enfants. Dès ce moment, on pouvait assurer qu'il y avait à la charge du Tueur, une victime de plus. L'homme fait trop bon marché de la vie humaine pour qu'aucun doute ne soit, hélas ! permis. Les photos de Janine parurent dans un journal du soir. Le mari, M. Keller les reconnut. « C'est ma femme », mais il ne put donner d'autres précisions car tous deux vivaient séparément. D'autre part, un ancien ami de Jeanne Keller se présenta à *Déetective*. Lui aussi avait reconnu son ex-amie. « Ce sont, nous dit-il, des photos prises par moi, il y a trois ans, au pont de Kehl. Tenez, en voici d'autres. Comparez les personnages ». Il nous remit trois autres photos que nos lecteurs verront dans ce numéro. Nous les examinâmes : c'était bien les mêmes personnes. Donc plus de doute : Jeanne Keller avait connu Weidmann et dame ! ceux qui étaient en relations avec le Tueur, étaient tous en danger de mort. Il ne s'agissait plus que de savoir comment Jeanne Keller était entrée en relations avec l'assassin ; où et comment celui-ci l'avait tuée ; où il avait enterré le cadavre. On s'attendait à retrouver le corps au cours de fouilles dans la villa *La Voultze*. Elles furent ordonnées par le juge d'instruction et elles devaient commencer mardi matin quand, lundi après-midi, un coup de théâtre éclata.

Un emploi d'infirmière

La Sûreté strasbourgeoise avait fait une enquête sur Jeanne Keller. A *Déetective*, nous ne restions pas inactifs. Nos correspondants de Strasbourg et de Francfort, l'informateur bénévole qui nous avait remis les photos, nous fournirent les renseignements suivants :

Jeanne Keller était née à Mundelsheim, le 20 mai 1909. Elle était infirmière diplômée. En 1926, elle épousa M. Keller, alors entrepreneur de constructions. Elle avait deux enfants âgés maintenant de onze et sept ans, qui sont en pension dans un collège de Montbéliard. Le ménage Keller était riche alors et habitait 7, avenue de la République, à Neudorff. En 1933, elle quitta son mari et vint habiter

à Chonenwald dans la Forêt-Noire, puis à Strasbourg. Elle eut de nombreuses aventures amoureuses. L'année dernière encore, elle vint installer une chemiserie à Saulxure, dans les Vosges, avec son amant, l'Allemand Stein. Mais les affaires périclitèrent et Stein, ayant au surplus des doutes sur la fidélité de sa maîtresse, l'abandonna. Elle revint à Strasbourg où elle trouva une place de serveuse dans un établissement de la ville, *Le Montmartre*.

En mai, elle fit un voyage à Paris mais de courte durée. Elle retourna à Strasbourg. En septembre, elle fait passer dans un journal local une petite annonce demandant un poste de gouvernante infirmière. L'annonce tomba sous les yeux de Weidmann. Connaissait-il de nom les Keller et les croyait-il encore riches ? C'est possible. Voyait-il la possibilité d'une escroquerie à la petite annonce ? C'est certain. Aussi répondit-il qu'il lui offrait un poste de gouvernante infirmière dans une riche famille de Sud-Américains habitant Vichy. Il ajoutait que si l'on était content de ses services, elle pourrait partir avec eux pour la République Argentine. (Notons, en passant, que ces derniers mots dénotent peut-être chez lui l'intention de la prostituer en Argentine, et qu'ils éclairent, d'un jour nouveau, l'activité criminelle du Tueur qui pourrait bien aussi s'être livré à la traite des blanches.)

La promenade en forêt

Mme Keller accepte. Le 30 septembre, elle conduit ses enfants à la pension de Montbéliard dont elle paye le premier trimestre. Elle revient à Strasbourg. Elle emprunte une malle à sa femme de ménage, Mme Vickers. Elle met dedans son linge, ses blouses d'infirmière, ses photos personnelles, une paire de patins, le passeport de son mari, et elle part, joyeuse, pour Paris, pour la mort.

L'enquête de nos correspondants s'arrêtait là. C'est Weidmann, lui-même qui, lundi après-midi, la compléta et de manière sensationnelle.

M^e Planty et M^e Renée Jardin étaient avec lui, dans sa cellule. Il parlait de sa jeunesse. A un moment, M^e Planty lui dit, en allemand : « Vous ne pouvez lire ici les journaux. Savez-vous ce qu'on imprime : que vous avez tué aussi Mme Keller ».

Weidmann tressaillit, puis il fixa son avocat d'un regard très doux, comme s'il allait pleurer, mais il se tut.

Doucement, M^e Renée Jardin : « Vous savez quelque chose, Weidmann ; il vaut mieux tout dire, maintenant. » En anglais cette fois (car Weidmann a déjà manifesté son aversion de s'expliquer en allemand), M^e Planty reprit l'interrogatoire. Alors, d'un coup, la lourde tête de l'Allemand tomba sur sa poitrine, et il murmura : Oui ! c'est moi. » Cet aveu sembla lui avoir rendu son assurance. Il redressa la tête : « Le corps est là-bas, je ne sais trop où dans la forêt de Fontainebleau. »

— Etranglée, comme Miss Koven ?
— Non ! La balle dans la nuque, comme les autres...

— Vous étiez seul ?
Le Tueur hésita ; ses lèvres s'ouvrirent ; il allait livrer un nom, mais il se contint : « Tout à l'heure, au juge, je dirai tout... »

Et il demanda de quoi écrire. Voici la lettre que ses défenseurs eurent mission de porter au juge : « Monsieur le juge. Je demande à être entendu par vous le plus tôt possible. J'ai une révélation à vous faire sur Mme Keller. »

Conduit dans le cabinet de M. Berry, il fit au magistrat le récit suivant de l'assassinat.

Le 2 octobre ou le 3 — je ne sais plus exactement — Jeanne Keller débarqua à la gare de l'Est et descendit au Picardy-Hôtel, 9, rue de Dunkerque. Million et moi, nous décidâmes de l'aller chercher le lendemain avec la voiture de Couffy.

Le juge l'interrompit : « Million savait-il d'où provenait cette voiture ? »

— Oui ! il savait que j'avais tué Couffy, mais il n'était pas de l'expédition d'Orléans.

Le lendemain matin, donc, nous avons été la prendre à l'hôtel, soi-disant pour la conduire à Vichy. Nous mimes tous ses bagages dans la voiture. Nous voulions seulement la voler mais non la tuer, à ce moment-là. En arrivant dans la forêt de Fontainebleau, près de Barbizon, je crois, Million proposa une promenade sous bois. Il faisait beau ; il était onze heures ; Mme Keller était joyeuse. Elle accepta : « J'ai bien le temps, n'est-ce pas, de voir mes futurs patrons. »

Million et moi, nous l'avons conduite dans un endroit assez éloigné de la route. Quand nous fûmes près d'une grotte entourée de taillis, j'écartai doucement mon camarade qui marchait à côté de Mme Keller. J'étais derrière ; je voyais la nuque ; brusquement, j'appuyai mon revolver sur la nuque et je tirai. Elle tomba sans un cri, foudroyée. Rapidement, nous lui avons pris son sac à main, la bague qu'elle portait au doigt, et, tous deux, en creusant avec un démonte-pneu et avec la tige du cric, nous avons fait la tombe. Par-dessus, nous avons entassé des branches.

Ce crime nous a rapporté 100 francs en pièces de 50 centimes, la bague et un mandat-poste de 1.300 francs. On a partagé avec Million. La bague fut donnée à Colette Tricot quand celle-ci eut encaissé à la poste le mandat de 1.300 francs grâce au livret de famille trouvé dans la valise. Mais Colette n'était au courant de rien ; elle croyait que c'était des choses volées. Elle n'a pas inventé la poudre, Renée Tricot...

Un cours d'assassinat

Ah ! cette affaire et cet homme n'ont pas fini de nous étonner. Cela devient fantasmagorique, hallucinant. Chaque jour, le Tueur découvre un des aspects de son âme, un des côtés de sa figure terrible d'assassin-type. Hier, au cours de la même journée, il raconta la fin atroce de la pauvre petite Strasbourgeoise, et il nous dit encore qu'il avait appris à Million à tuer les victimes choisies d'une balle dans la nuque. Professeur d'assassinat ! Peut-on rêver quelque chose de plus tragique dans les annales du crime ?

Voici comment il fut amené à parler. Fort intelligemment, M. Berry qui est un remarquable juge, soit dit en passant, comprit que le Tueur abandonnait, pour la première fois, depuis son arrestation, sa tactique qui consiste à prendre sur lui toutes les responsabilités. Fort opportunément, fort habilement, le juge exploita la situation : il lui parla de l'affaire Leblond. Ah ! ce fut un coup magnifique, et le juge lui-même ne s'attendait pas à un tel résultat. Il escomptait seulement que Weidmann préciserait certains points pouvant établir la complicité de Million dans l'affaire Le Blond. Ce fut toute autre chose qui tomba des lèvres de Weidmann. Il se redressa tout droit sous le coup du juge et, d'une voix très haute, presque criant, il proféra : « Je ne suis pas l'assassin de Le Blond. C'est Roger qui a tué ; c'est Roger qui a tout organisé, tout fait... »

— Tout ! vous exagérez. Il n'a pas tué.
— Comment ! Je vous dis qu'il a tué. Je le jure. D'ailleurs, je n'ai pas besoin de jurer. Je ne mens jamais. Je me tais ou je parle. Si je parle, c'est toujours pour dire la vérité. Ne m'interrompez pas. C'est Roger qui a tué...

Sa foudroyante colère s'apaisa soudain, et c'est d'une voix plus calme qu'il reprit :

— D'ailleurs, il ne savait pas comment s'y prendre, et c'est moi qui, la veille, le lui avais expliqué. Ainsi, chaque jour ajoute une touche monstrueuse à cette monstrueuse figure.

Voici les avocats qui défendront les tueurs Weidmann et Million, et leur complice Colette Tricot : Maître Renée Jardin, le bâtonnier Planty, M^e Raoult et M^e Henri Géraud, avocat, lui, du couple Million-Tricot.



Le passé du monstre

par Marcel GABRIEL

(De notre envoyé spécial à Francfort.)

En apprenant que l'assassin de Saint-Cloud, Eugène Weidmann, était originaire de Francfort-sur-le-Mein, qu'il y avait passé toute sa vie, dont une partie à la prison de cette ville, nous nous sommes immédiatement rendus sur les lieux, afin d'y recueillir quelques renseignements sur la vie antérieure du criminel.

Soit dit en passant, les informations annonçant que le jeune vampire aurait séjourné pendant une période assez longue dans la prison de Sarrebruck, sont dénuées de tout fondement ; en effet, l'administration pénitentiaire ainsi que la sûreté de cette ville n'ont jamais eu à s'occuper de Weidmann.

Par contre, nous avons obtenu des renseignements plus intéressants et plus précis à Francfort et dans le faubourg de Sachsenhausen, où le bandit a demeuré avec ses parents, jusqu'à une date toute récente.

Fils unique d'un honorable commerçant de Sachsenhausen, Eugène Weidmann naquit le 5 février 1908. Il fréquenta le lycée de son faubourg natal de Sachsenhausen, jusqu'à son « Einjährig », l'équivalent de notre baccalauréat. Dès l'âge de seize ans, il eut des démêlés avec la justice : un vol à la tire, commis dans un établissement de bains, lui valut trois semaines de prison, sans compter que la suite de son éducation fut confiée à un établissement spécial.

Comme il était impossible, après cet exploit, de lui trouver une situation à Francfort, ses parents l'envoyèrent à Siniac, au Canada, en 1928, afin qu'il s'y consacrait à l'agriculture. Mais là-bas également, Weidmann donna libre cours à ses mauvais penchants et apprit le dur métier de gangster, de sorte qu'il en revint avec une condamnation de un an de prison, qu'il avait récoltée pour un vol effectué dans une entreprise de céréales.

En dépit de ce nouveau fleuron dont s'ornait son casier judiciaire, il obtint un poste dans une agence d'automobiles de Bad Vanheim, en 1930. C'est dans cette ville qu'il lia connaissance avec une famille du Canada qui y passait ses vacances. Au moment de rentrer en Amérique, ces gens offrirent à Weidmann une situation des plus avantageuses : ils l'engageaient comme chauffeur de taxi à raison d'un minimum de 50 marks par jour, logé, nourri et blanchi. La proposition parut intéresser le futur criminel, qui décida son père à lui acheter pour 6.000 marks une voiture d'occasion. Cette offre était-elle sérieuse ? Nous l'ignorons. Il semble certain que le jeune dévoyé avait besoin d'une voiture pour réaliser les projets aventureux qu'il était déjà en train d'enfanter. Quoi qu'il en soit, Weidmann se rendit, à la fin du mois d'avril 1931, avec sa voiture, à Cherbourg. Mais il en revint seul, naturellement, et c'est à ce moment qu'il commença sa « carrière » crapuleuse.

Il s'associa, à Francfort, deux comparses dont il avait fait la connaissance lors de son premier vol. Le premier « coup » de la bande devait être un « kidnapping » : il s'agissait d'enlever le fils d'un industriel francfortois, M. Riefsthal, et d'exiger une rançon de 10.000 marks. Fort heureusement, le rapt échoua.

Le lendemain, le trio, sans se laisser décourager par cet échec, pénétra, revolver au poing, dans la villa de M. Riefsthal. Après avoir réduit à l'impuissance le maître du logis, sa femme et une masseuse, les trois bandits firent main-basse sur l'argent et sur la bijouterie qu'ils purent trouver. Puis ils s'enfuirent en auto.

Encouragé par le succès de cette expédition, le trio décida de « remettre ça », en prenant pour objectif la villa Goldschmidt, de Francfort. Mais l'affaire avorta également. Ces exploits successifs valurent à Weidmann cinq années et huit mois de prison.

Détail amusant : Mme Riefsthal n'était que légèrement vêtue au moment où elle fut ligotée par les bandits. C'est Weidmann, montant la garde pendant que ses copains pillaient la villa, qui se montra alors « gentleman » en cherchant une couverture en laine pour l'étendre sur les genoux de sa prisonnière, pendant « l'opération ».

Une visite à la prison de Francfort

M. Luttenberger, directeur de la prison de Francfort, M. l'inspecteur Brockhaus et le professeur Roehrig, ce dernier chargé de l'enseignement des prisonniers non majeurs, ont bien voulu nous recevoir à l'intérieur de la prison, dite « Pleungnesheim », et ils ont mis aimablement les archives de l'établissement à notre disposition. C'est ainsi que nous avons pu constater que Weidmann fut incarcéré le 30 avril 1931 et que l'on lui rendit la liberté à la Noël de l'année passée. Pendant son séjour dans la prison de Francfort, le voleur se signala par une intelligence remarquable. Notons, en passant, qu'il parle couramment l'allemand, le français, l'anglais et le portugais. A la prison de Francfort, Weidmann était occupé à la bibliothèque pénitentiaire, et il étonnait les administrateurs par son bagage littéraire. Lorsque nous apprimes à M. le professeur Roehrig que son protégé avait cinq crimes à son actif, il voulut d'abord n'en rien croire, car il doutait que Weidmann eût l'étoffe d'un criminel.

C'est dans la prison de Francfort que Weidmann connut Fritz Frommer, détenu politique, antihittlerien. C'est là aussi qu'il connut le financier Siegfried Sauerbrei, ancien sous-directeur d'une grande compagnie d'assurances, qui avait été condamné à six ans de prison pour escroqueries et de qui il devait usurper l'état civil dès sa libération.

En mars 1936, il sort de prison, mais il lui reste à subir, selon l'habitude de la pénitencière allemande, un temps de réadaptation et de régénération dans un camp.

Chez la mère du meurtrier

Visite pénible, cruelle, sans doute, mais nécessaire. L'on conçoit la douleur poignante que la nouvelle des aveux de Weidmann a dû semer dans cette famille honorable. Et l'on imagine également les sentiments du journaliste chargé d'interviewer les parents de ce fils unique, qui est un quintuple meurtrier.

M. et Mme Fritz Weidmann, qui frisent la soixantaine, demeurent toujours, à Sachsenhausen, au numéro 69 de la « Textorstrasse ». Tout dans leur appartement, situé au deuxième étage, respire la propreté, une propreté méticuleuse. Mme Weidmann est une femme un peu corpulente, aux cheveux blancs. Elle fond en larmes dès que nous lui parlons de son fils. Elle ne connaît l'attente dont a été victime M. Lesobre, et nous nous gardons de lui apprendre que son fils est devenu cinq fois criminel.

Son mari, M. Fritz Weidmann, est un homme méticuleux et travailleur, qui a rempli pendant vingt-huit ans les fonctions de fondé de pouvoirs dans une affaire d'exportations. Lorsqu'il apprit le meurtre de Saint-Cloud, par voie de presse, il déclara à sa femme : « Tu verras qu'Eugène est mêlé à cette histoire. » Les événements ne devaient, hélas, ne pas démentir cette parole prophétique.

C'est jeudi soir seulement que Mme Weidmann apprit la nouvelle de l'arrestation de son fils. Mais par une triste ironie du destin, c'était le jour de son anniversaire, à elle !

Maintenant, la pauvre mère abattue ne souhaite plus qu'une chose : que la mort vienne arracher son fils à la honte qui l'a souillé.

C'est ce qu'elle nous sanglotait lorsque, vendredi matin, nous la quittâmes.

Weidmann en prison

Il occupe la cellule n° 3, déjà illustrée par le séjour du sinistre Landru, à la prison Saint-Pierre, de Versailles.

Celle-ci est attenante au Palais de Justice, en pleine ville. Mais, de crainte que le tueur ne s'évade, on ne s'est pas borné à le placer dans une chambre de force, toute proche du bureau de permanence des surveillants ; de le confier à la garde de quatre geôliers à la porte du cabanon ; et de lui donner pour compagnons de cellule, un voleur d'autos et un chiffonnier-receleur qui, sur promesse d'une réduction de peine, ont mission de surveiller ses moindres gestes. Pour plus de sûreté, contre l'éventualité d'une évasion, le tueur a dû revêtir les effets de bure des condamnés. On l'a complètement privé de sa tenue de ville, mouchoir et chaussettes compris. Son avocat, M^e Jardin, a pourvu au remplacement de ces deux derniers accessoires.

M^e Jardin a, quotidiennement, de longs entretiens avec lui, en anglais, car Weidmann prétend que ses déclarations en allemand ont été traduites avec des lacunes. Il a confié à son avocat que, dès l'âge de quatre ans, il avait déjà la manie de voler, dissimulant l'argenterie de ses parents dans d'introuvables cachettes. Ces néfastes dispositions lui valurent d'être confié par sa famille aux soins du grand psychiatre Fustinbeir. On constata alors que Weidmann était affligé d'une singulière anomalie : des grosses quantités d'épingles, introduites dans toute la partie gauche de son corps, le laissaient complètement insensible.

Son attitude actuelle est, également, d'une étrange insensibilité. Il écrit lisiblement ses tragiques mémoires, sans lâcher la plume pendant plusieurs heures, matin et soir. Il a bon appétit, bon sommeil. Le peu de paroles qu'il échange avec ses compagnons de cellule leur fait

Agent immobilier, M. Lebreton loua à Weidmann la villa La Vouizie qu'il allait illustrer si tragiquement.



dire que le monstre paraît bien plus « gentil » qu'il ne l'a prouvé !

Les bandages qui enveloppaient la tête du criminel, par suite des coups de marteau de l'inspecteur Bourguin, n'ont plus d'utilité depuis quelques jours, car Weidmann se porte au mieux. Sa mauvaise mine ne tient qu'à la pousse de la barbe, le coiffeur de la prison de Saint-Pierre n'opérant que le dimanche. Comme le tueur était encore bandé dimanche dernier, il sera rasé à la prochaine occasion. Il s'en soucie avec impatience, car on sait qu'il est coquet...

LE SINISTRE TABLEAU

DATE DES CRIMES	PROCEDES D'ASSASSINATS	VICTIMES	RAPPORT.
26 juillet.	Etranglement.	Miss de Koven.	5.000 fr. + 500 dollars en travellers-chèque.
7 septembre.	Balle à la nuque.	Couffy.	2.500 fr. + l'auto.
3 octobre.	»	Jeanine Keller.	100 fr. + un mandat de 1.300 fr. + 1 bague avec diamant.
16 octobre.	»	Le Blond.	5.000 fr. + montre et porte-mine en or.
22 novembre.	»	Frommer.	300 fr.
27 novembre.	»	Lesobre.	5.000 fr. + voiture.

D'autres crimes ?

Il est possible, il est presque certain que d'autres forfaits seront relevés contre la bande Weidmann. Mais il ne faut pas, pour cela, tomber dans les fables grossières et attribuer à Weidmann tous les crimes ni toutes les disparitions mystérieuses.

Ainsi, l'opinion publique a cru que le monstre de La Vouizie était l'assassin de Lætitia Toureaux, alors qu'il était encore à Francfort au moment de ce drame. De même, on avait dit que le Tueur allemand était le meurtrier des chauffeurs Markoff et Douillard, l'un abattu près de Paris, l'autre près de Lyon. Or, les empreintes relevées dans chacun de ces deux taxis ensanglantés ne correspondent pas à celles de Weidmann. D'autre part, un ancien chef de gare d'Hagueau a signalé la disparition de sa femme en l'attribuant à un guet-apens vraisemblablement monté par Weidmann. Il est vraisemblable pourtant que celui-ci n'a pas joué son rôle tragique dans les vicissitudes de tous les maris angoissés...

Au reste, pour le moment, les aveux du monstre suffisent à l'horreur qu'éprouvent ceux qui suivent de très près l'enquête. On aspire à ce qu'il n'en « soit pas rajouté » au sinistre bilan du Tueur !

Le cadavre de Mme Keller est retrouvé !

Fontainebleau, 14 décembre.

Avant de quitter le cabinet du juge, on demanda à Weidmann si le jardin ne recelait pas d'autres corps. Il répondit : « Non ! » Malgré cela, on a fouillé toute la journée de mardi le jardin de la Vouizie. Vainement ! Weidmann l'a dit : « Je ne mens jamais. » Au cours du même interrogatoire, il avait indiqué l'endroit où était enterrée Mme Keller. Il l'avait fait avec une telle précision que les terrassiers, sous la conduite du commissaire Delgay, ont pu retrouver le corps de la malheureuse jeune femme, sans la présence du tueur, qui se refuse obstinément à revoir ses victimes. Cet homme a plus peur des morts que des vivants !...

A 16 heures, alors que déjà tombe le crépuscule, arrivent le juge d'instruction et le commissaire Delgay : on apprend le point exact de la tombe provisoire de Mme Keller : la Grotte des Brigands.

Une course folle commence derrière les magistrats, qui sont bientôt dépassés. Femmes, enfants, curieux sont les plus rapides. Une lune pâle s'est levée et rend les arbres fantomatiques à travers la forêt. Le spectacle, déjà éclairé par des torches, rend hallucinante cette montée frénétique à l'assaut de la butte macabre.

Une guinguette de bois, où les couples viennent se restaurer les dimanches et jours de fête, traîne sa silhouette étriquée sous un ciel rendu grisaille par les pâles reflets de la lune.

La caverne ouvre son trou béant tout près. Les éclats de magnésium donnent à la scène un caractère sinistre. Il faut toute l'énergie des gendarmes pour empêcher les gens qui n'ont rien à faire ici de gêner les opérations. Difficilement, on entre dans le souterrain. Tout de suite, à droite, un léger monticule de sable attire le regard. Les terrassiers, pelles et pioches en mains, s'apprêtent à travailler. Leur tâche sera brève. A peine creusent-ils un peu sous ce tumulus qu'un cadavre apparaît, parfaitement conservé, au premier abord. La morte est couchée, le dos à l'intersection de la pierre et du sol. La victime est déchaussée. Elle a encore son chapeau. A sa main brille une alliance et une autre pauvre petite bague, modeste, avec une étoile en chaton.

On photographie la scène. La fumée emplit rapidement la caverne, lieu de pèlerinage des amoureux. Des enfants y sont venus jouer encore dimanche dernier. Ils n'ont, bien entendu, rien vu, comme tous les gens qui l'ont visitée depuis le 4 octobre, jour du crime.

Bientôt, quatre gaillards viennent avec un cercueil. La lune s'est cachée. Les torches se rallument pour éclairer le spectacle grand-guignolesque de ce cadavre de jeune femme emporté, ô ironie ! vers Fontainebleau, par le Chemin Bleu.

Le docteur Paul, mandé, commence son autopsie. Il conclura que Jeanne Keller, comme les autres victimes du tueur, est morte, foudroyée, d'une balle à la nuque...

VOTRE POITRINE



trop petite, descendue ou trop grosse, sera en quelques jours, ronde, ferme et bien en place, quel que soit votre âge ou votre cas. Ecrivez-moi en toute confiance comme à une amie, je vous enverrai gratuitement la recette merveilleuse, d'usage externe et sans aucun danger pour la santé, que vous emploierez en secret. Méthode actuellement employée par la plupart des vedettes du théâtre et du cinéma et recommandée par les spécialistes esthétiques. Discrétion absolue. Mme EVA (laboratoire D.6) 12, rue des Archives, Paris.

Quelques attestations :

...grâce à vous, j'ai retrouvé la fermeté de mes seins abimés par la maternité. Merci. (Mme L. à Clermont-Ferrand).
N'ayant jamais eu de poitrine, j'essayai votre merveilleuse recette externe et en peu de temps j'obtins un buste de gosseur normale et très ferme. Toute ma reconnaissance. (Mlle D. à Paris).
Mes seins très gros et lourds sont devenus petits et fermes grâce à votre produit. Ma gratitude émue. (Mme C. à Evreux).
...je regrette de ne pas avoir commencé plus tôt. (Mme L. à Thiéblemont).

"succès garanti"

ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)
Brochure gratuite sur demande
28, AVENUE HOCHÉ (8^e)
CAR. 19-45

A quoi bon Madame !...

Vouloir « Vêtir ceux qui sont nus ».
Le mieux, voyez-vous, est de confier la garde de votre santé à « ROSACONE », qui vous défendra contre les flèches empoisonnées de Cupidon.
Brochure gratuite envoyée discrètement sur demande. PHARMACIE SAINT-LAZARE, 105, rue Saint-Lazare, Paris.

Benoit de VAISE LA RADIESTHÉSIE DIVINATOIRE

à la portée de tous
Manuel Théorique et Pratique du Pendule Hermétique
Envoi franco domicile contre timbres-poste **3 fr.**
LIBRAIRIE CRITIQUE, 25, Rue de Vanves, Paris

anti-ÉPILEPTIQUE de LIÈGE

Supprime toutes crises nerveuses
Broch. grat. Lab. Zanvau 48 Cl. Lorraine-Lille

L'ÉLECTRICITÉ



Pourquoi le traitement par l'électricité guérit :

Le précis d'électrothérapie galvanique édité par l'Institut Médical Moderne du Docteur M.A. GRARD de Bruxelles et envoyé **gratuitement** à tous ceux qui en feront la demande, va vous **apprendre immédiatement**. Ce superbe ouvrage médical de près de 100 pages avec gravures et illustrations et valant 20 francs, explique en termes simples et clairs la grande popularité du traitement galvanique, ses énormes avantages et sa vogue sans cesse croissante.

Il est divisé en 5 chapitres expliquant de façon très détaillée les maladies du

Système Nerveux et de l'Appareil Urinaire chez l'homme et la femme, les Maladies des Voies Digestives et du Système Musculaire et Locomoteur.

A tous les malades désespérés qui ont vainement essayé les vieilles méthodes médicamenteuses si funestes pour les voies digestives, à tous ceux qui ont vu leur affection rester rebelle et résister aux traitements les plus variés, à tous ceux qui ont dépensé beaucoup d'argent pour ne rien obtenir et qui sont découragés, je conseille simplement de demander mon livre et de prendre connaissance des résultats obtenus par ma méthode de traitement depuis plus de 25 années.

De suite ils comprendront la raison profonde de mon succès, puisque le malade a toute facilité de suivre le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime et ses occupations. En même temps, ils se rendront compte de la cause, de la marche, de la nature des symptômes de leur affection et de la raison pour laquelle, seule, l'Électricité Galvanique pourra les soulager et les guérir.

C'est une simple question de bon sens et je puis dire en toute logique que chaque famille devrait posséder mon traité pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé. C'est du reste pourquoi j'engage instamment tous les lecteurs de ce journal, Hommes et Femmes, Célibataires et Mariés, à m'en faire la demande.

C'EST GRATUIT : Écrivez à M. le Docteur M.A. GRARD, Institut Médical Moderne, 30, Avenue Alexandre-Bertrand à FOREST-BRUXELLES, et vous recevrez par retour du courrier, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. **1.75 L.**

Affranchissement pour l'Étranger lettres **3** cartes **5**

PARLEZ-NOUS DU BYRRH...



Des vins de la côte vermeille
Qu'on fait mûrir dans de vieux bois...
C'est ça le BYRRH - Une [merveille...]
Du moins, on sait ce que l'on boit.

l'épicier

BYRRH

NATUREL - SAIN - PARFAIT TONIQUE

CADEAU Pour le recevoir gratuitement et franco, le réclamer aux Etablissements Byrrh, Bureau DB, à Thuir (P.-Or.). C'est un luxueux album en couleurs.

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE -

Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin "gonflé à bloc"

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les laxatifs sont des pis-aller. Une selle forcée n'atteint pas la cause. Seules les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Ttes Pharmacies : 9frs 75.

Force virile et santé générale

Peut-on retrouver la jeunesse sexuelle ?
Oui, c'est maintenant possible, grâce à la récente découverte des fonctions des GLANDES ENDOCRINES, des relations étroites de leurs sécrétions et de l'interréaction des HORMONES les unes sur les autres, sur la SANTÉ et l'EQUILIBRE VITAL.

Les symptômes de vieillissement précoce, impuissance, neurasthénie, fatigue cérébrale, perte de mémoire, lassitude générale, etc., peuvent être supprimés grâce à l'absorption, sous forme de dragées, d'hormones prélevées sur des animaux jeunes.

Les derniers travaux scientifiques ont montré que ces hormones absorbées par l'homme étaient équivalentes à un apport de sérum humain jeune.

Vous devez vous documenter et demander la notice médicale sur les fonctions glandulaires, à l'Institut d'Endocrinothérapie, 40 ou 41, rue d'Alsace-Lorraine, à Malakoff (Seine), ainsi que l'envoi discret d'un échantillon de dragées.

M^{me} STRAGA Astrologie judiciaire, étude annuelle détaillée. Tarots dep. 15 fr. 6, rue de Lyon, de 13 à 20 h. et par corresp.

ODETTE extra voyante italienne. Dit juste, guide et conseils dans tous les cas. Tarots italiens et égyptiens. Taches d'encre. Astrologie scientifique. Consult. tous les jours de 9 à 21 h. et par corr. 15 fr. 11, rue Vieille-du-Temple (près Rivoli).

M^{me} MAX Voyante, diplôme International, Tarots. Lignes mains. Guide, renseigne, ramène affection. Reçoit t. les jours et dim. et par correspond. 25 fr. 151, rue du Fg-Poissonnière, Paris-9^e (M^o Barbès-Poissonnière-Gare du Nord.)

Laines à matelas : 8 fr. le kg. à tricôt. 900 cis. crins, échant. gratis
Ets Em. Vrielinck. Serv. 282, Tourcoing.

"UNIC"
Brevets uniques et français
La marque UNIC vient de déposer deux brevets assurant à ses nouveaux stylos à niveau d'encre visible une suprématie incontestable.
Perfectionnements attendus
Perfectionnements obtenus
Ces porte-plumes dans des coloris absolument nouveaux et à grande capacité d'encre, puisqu'ils contiennent 200 % de plus qu'un stylo normal, sont munis des deux perfectionnements ci-après :
REPLISSAGE
extrêmement rapide par décompression d'air, système breveté et indéragable et incassable — entièrement garanti.
DÉBIT D'ENCRE
Tous les stylos UNIC TRANSPARENTS sont munis d'un nouveau système breveté qui assure un débit régulier de l'encre sans fuites intempestives.
Gros : Etablissements UNIC 115
160, Quai Jemmapes PARIS
UNIC

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.

Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Hémorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.

Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.

INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17^e

Pour la publicité dans "DÉTECTIVE" s'adresser à **G. BALLY**
50, rue de Châteaudun, Paris-9^e — Tél. : Tri. 81-12

ALTA DEPUIS BIEN TÔT UN DEMI-SIÈCLE OBTIENT LES PLUS HAUTES RECOMPENSES. NE VEND QUE DES MONTRES DE QUALITÉ CONTRÔLÉES PAR HEURE-FRANCE. VENDANT DIRECTEMENT AU PUBLIC, VEND MEILLEUR MARCHÉ ET MEILLEUR.

49 FRANCS

ALTA, 120, r. de Rivoli, PARIS Métro CHATELET (2^e étage)

533. En chrome nouveau, avec antichoc. Avec bracelet métal, boîtier chrome verre incassable. 95

507. Montre de dame. Grand luxe chrome. 115

501. Montre de dame. Garantie 10 ans. 350

2195. Chronométrique. Modèle extra plat chrome. 69

510. Modèle fillet. Montre de luxe bracelet chrome. 59

507B. En or massif. 18 carats sur or massif. 150

502. Prix d'origine. Garantie 10 ans. 280

332. Chronographe bracelet ou de poche. Avec bracelet métal tout chrome verre incassable. 49

ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT
Toutes nos montres sont garanties 5 ans sur facture

Ouvert du 1^{er} décembre au 15 janvier tous les jours, fêtes et dimanches, sans interruption.

ERES 50, Chaussée-d'Antin - PARIS Serv. S Métro : Chaussée-d'Antin

19 F

en réclame :

- Montre de poche... 19 f.
- à secondes... 39 f.
- Montre bracelet... 39 f.
- à spirale antimagnétique 49 f.
- Montre pour dame :
 - forme ronde... 49 f.
 - forme allongée... 59 f.
- Bracelet-métal (sup)... 30 f.
- Montre moderne en-tourage cristal... 55 f.

GARANTIE 5 ANS SUR FACTURE
ERES respecte sa garantie
ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

L'IVROGNERIE



Le buveur invétéré peut être guéri en 3 jours, s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à Remedex Woods, Ltd., 10, Archer Str. (219 F. C.), Londres W. 1.



Hauptmann, l'assassin du petit Lindberg, était, comme Weidmann le tueur, un Allemand qui pratiqua le kidnapping

A Hanovre vivait, retiré dans une vieille maison mal bâtie, située tout près du bord de la Leine, un homme tranquille et modeste, âgé d'une trentaine d'années, et qui s'occupait d'un obscur petit-commerce de vieux vêtements. Il logeait dans une misérable mansarde.

Cet homme jouissait d'une certaine considération dans la maison, car on savait qu'il était en bons termes avec la police. On chuchotait, il est vrai, que son casier judiciaire n'était point vierge ; il semblait aussi avoir conservé un certain contact avec des éléments louches.

Un jour, la Leine déposa un crâne humain sur la rive, puis un autre ; enfin, plusieurs semaines après, un troisième. La police se mit en action ; elle fit draguer la rivière, puis explorer par un scaphandrier. Des ossements humains en furent retirés. D'abord quelques-uns, puis d'autres, de plus en plus nombreux. On put reconstituer, grâce à eux, vingt-quatre à vingt-six squelettes complets, appartenant tous à des jeunes gens âgés d'une vingtaine d'années.

Sûrement, l'assassin devait être recherché dans les milieux homosexuels.

La police connaissait, dans les bas-fonds de Hanovre, un grand nombre d'homosexuels, parmi lesquels plusieurs détenus libérés. Pourtant, aucun d'eux ne pouvait être soupçonné de meurtre, le brocanteur du bord de la Leine, moins que les autres ; la police le connaissait d'ailleurs très bien, car elle lui devait maintes indications précieuses. Malgré cela, une perquisition inopinée chez lui ne ferait pas de mal.

On découvrit, en effet, dans sa misérable mansarde, des vêtements d'hommes, souillés de sang. Mais lui se contenta de hausser les épaules. Ces vêtements, disait-il, étaient à lui, et le sang qui les tachait était le sien propre, car il souffrait beaucoup d'hémorroïdes. Le médecin qui l'examina, confirma ses dires.

Quatre semaines plus tard, une femme dont le fils, âgé de vingt-deux ans, avait disparu, arriva des environs de Hanovre dans la ville, afin d'y faire d'ultimes recherches, bien qu'elle n'eût plus aucun espoir. Tout à coup, dans la rue, elle croisa... non pas le disparu, mais ses vêtements. Il ne pouvait y avoir de doute : c'était le même costume moucheté de gris qu'il portait quand il partit, cinq semaines auparavant, de joyeuse humeur, vers la ville, pour y passer deux jours !

La femme interpella l'homme, s'adressa même à un agent. On fouilla l'individu, on l'interrogea. D'où proviennent ces vêtements ?

LES GRANDS CRIMES ALLEMANDS

— Il les avait achetés.
— Achetés. Où ?
— Chez un brocanteur qui habite au bord de la Leine.

C'est ainsi que Georges Haarmann, l'un des plus effroyables assassins sadiques de tous les temps, fut arrêté.

Pendant des années, il assassina, au cœur même de la grande ville, sous le même toit que de tranquilles petits bourgeois sans méfiance ; il tua pour satisfaire ses instincts féroces



Haarmann fut l'un des plus effroyables assassins sadiques de tous les temps. Le voici au cours de son procès.

Vers la fin de l'après-midi d'un été de 1913, un homme aux os saillants, au visage dur et renfrogné, descendit à la gare de Silésie, à Berlin ; il regarda pendant quelque temps, ennuyé et méfiant, autour de lui, et s'en alla en ville chercher un logis. Son regard, sa démarche, son langage, trahissaient une certaine hésitation, une inquiétude intérieure que son allure brutale ne parvenait pas à dissimuler.

Au troisième étage d'une maison de rapport, tout près de la gare de Silésie, le nouveau venu trouva en sous-location un logis qui lui convenait : une cuisine négligée, mais assez vaste, avec entrée séparée.

Le nouveau locataire parlait peu, ses manières étaient brutales, mais il payait ponctuellement.

On observa que, la nuit, il amenait souvent des femmes. Après quelque temps, il acquit un deuxième lit, qui n'était, naturellement, qu'un misérable grabat au matelas pourri. Lorsque le logeur profita de cette occasion pour essayer d'augmenter le loyer, sa tentative échoua devant le refus grossier et catégorique, menaçant, de l'homme.

Malgré cela, on ne veut pas perdre un locataire bon payeur. Il devait avoir de l'argent et devait aussi bien gagner sa vie, car il se payait même un jardinet dans un enclos voisin. Ce qu'il faisait exactement ? On ne le savait pas.

La guerre mondiale commença, se continua, se termina, sans lui. Quand la viande vint à manquer, il sembla également trafiquer avec des houchers. Mais quoi qu'il fit, il ne contrevint jamais à la loi.

Soudain, le 21 août 1921, à onze heures du soir, M. J..., le principal locataire, pour lequel les visites féminines nocturnes de son sous-locataire étaient devenues de plus en plus un sujet d'ennui, alerta la police. Il avait entendu, déclarait-il, des cris et des gémissements, à côté, dans la cuisine. Était-ce la première fois ? Il le prétendait, tout au moins.

On força la porte de la cuisine. On trouva l'homme complètement nu, tout le corps éclaboussé de sang. Sur le misérable grabat, était étendue, inondée de sang, les mains liées derrière le dos, une jeune fille, morte, mais encore chaude. Sur les jambes, autour des jointures des genoux et des hanches, de minces cordes s'enfonçaient dans la chair. Pourquoi ? Afin qu'au dépeçement qui aurait suivi, trop de sang ne coulât. Car Grossmann ne se contentait pas d'égorger ses victimes — des filles de la rue, pour la plupart — pendant l'étreinte amoureuse, mais il

dépeçait ensuite leur corps, selon les règles, pour les vendre à la boucherie. Les fabricants de saucisses payaient bien alors la viande fumée. Les gens mangeaient simplement ce qu'on leur donnait. Cependant, toutes les parties ne pouvaient pas se vendre : les bras, les jambes, les mains, les seins, devaient être transportés un à un et jetés dans le canal, quand on ne pouvait pas les brûler. Cela ne réussissait pas toujours. Au moment de son irruption dans le taudis de l'assassin, la police trouva encore un thorax à moitié carbonisé, ainsi que des mains et des doigts de femme dans l'âtre de la cheminée. Deux mains de femme gisaient sous le lit. Ces restes permirent à la police de constater que Grossmann avait tué, dans l'espace des trois dernières semaines seulement, trois femmes au moins. Quant au nombre des victimes immolées au cours de huit années, il ne peut être évalué qu'approximativement. Grossmann n'avoua rien, car dès le lendemain de son arrestation, il se pendit au loquet de sa cellule.

A Munsterberg habitait M. Denke, homme bien considéré, qui possédait une jolie petite propriété et qui était même titulaire d'un modeste emploi ecclésiastique. Il était, en effet, souffleur d'orgues à l'église évangélique de l'endroit et portait suivant la coutume locale, la croix pendant les enterrements, devant le corège funèbre.

Soudain, la veille de la Noël de 1924,

Peter Kuerten, celui qu'on surnomma le vampire de Dusseldorf tuait à coups de ciseaux, des jeunes filles...



RIMINELS DS

une rumeur incroyable fit le tour de la petite ville. La joie de la fête prochaine se changea en horreur, et, plus d'un citoyen fut secoué de dégoût, en se souvenant que, récemment encore, il avait acheté, chez Denke, du porc fumé...

Voici ce qui était arrivé : le cocher Gabriel, qui était venu rendre visite à ses parents, à l'occasion de la fête de Noël, entendit, le 21 décembre, à midi, exactement, des appels au secours, et un bruit de chaises qu'on renverse, provenant de l'appartement situé au rez-de-chaussée de Denke. Il descendit en hâte l'escalier pour venir en aide au propriétaire qu'il croyait attaqué. Il trouva Denke engagé dans une lutte furieuse avec un jeune ouvrier portant une terrible blessure au front, et dont le sang inondait tout le visage. Avec l'instituteur Vogt, également attiré par les cris, il sépara les adversaires. Denke prétendit avoir été attaqué par l'ouvrier, tandis que celui-ci affirmait que Denke avait voulu l'assommer à l'aide d'une pioche que l'on trouva, en effet, à terre. Le jeune ouvrier blessé, originaire de la petite ville de Strehlen, fut transporté à l'hôpital, tandis que l'instituteur Vogt prévenait la police qui mit, deux heures plus tard, Denke en état d'arrestation. Au cours de la perquisition, qu'on effectua aussitôt chez lui, on découvrit plusieurs tonneaux remplis de viande fumée, une grosse caisse pleine d'os, des pots pleins de graisse, enfin dans la grange faisant face au logement de Denke plusieurs plats remplis également de viande fumée. Toute cette viande était de la chair humaine.

Dans la paille de Denke, on découvrit les papiers de douze jeunes ouvriers; en outre, on trouva, cachés dans la grange, un grand nombre de vestes, de casquettes, de pantalons et de pardessus. Mais la découverte la plus importante fut bien celle du carnet de notes du meurtrier — qui, du reste, se pendit le soir même de son arrestation dans sa prison — un carnet qui enregistrait avec l'exactitude d'un bon commerçant, le nom, la date du massacre... et le poids de trente victimes, hommes et femmes tués par Denke au cours des trois dernières années. Les dates que l'on trouva indiquées sur ce carnet concordait exactement avec celles de la disparition des personnes en question. Denke ne s'était attaqué qu'à des ouvriers-voyageurs, à des mendicants et à des vagabonds de la route. Le nombre de meurtres commis par lui atteignit — fait significatif — son maximum pendant l'année de misère 1917.

Tout ceci s'était déroulé dans une maison que Denke habitait avec treize autres personnes. Il est vrai que madame Gabriel sentait provenir de la cuisine de Denke une odeur de viande douce, mais une peau de chien fraîchement écorchée et étendue dans la cour lui fit penser que Denke s'était préparé un rôti de chien. On avait vu aussi Denke porter quelquefois des plats remplis de viande dans la grange et verser du sang dans la cour, mais jamais un soupçon n'avait effleuré l'esprit des locataires. Un boucher professionnel de chair humaine ? Cette pensée était trop absurde pour pouvoir même surgir dans leur esprit. Du

... des femmes et même des enfants. C'était également un être doux et d'apparence très sympathique.



De même que Weidmann, Hauptmann était un homme doux, sobre et discipliné. Pourtant, c'était un monstre...

reste, les antécédents de ce meurtrier étaient, comme l'a constaté la police, exempts de tout reproche.



Dans une grande ville du Rhin, un monstre sévissait parmi la population. Des jeunes filles à peine nubiles, des femmes, des enfants même succombaient à la fureur de cette bête féroce, tombant au coin d'une rue, dans un jardin éloigné, dans un pré, sous d'innombrables coups de ciseaux, moyen favori de tuer du meurtrier. L'horreur se répandit dans la ville et augmenta d'une façon indescriptible quand le monstre commença à écrire des lettres à la police. Lorsque, à la suite des indications contenues dans ces missives, la police exhuma le cadavre d'une jeune fille dont son meurtrier avait encore abusé dans la mort, un homme poli et de manières agréables sut engager une conversation intéressante avec le policier qui dirigeait les travaux d'exhumation sur les particularités psycho-pathologiques de l'assassin — et cet homme agréable et courtois s'appelait Peter Kurten, qui fut condamné, trois mois après, neuf fois à mort pour de multiples assassinats sadiques.

Dans les procès de tous ces monstres, ce qui frappa le plus c'est que les gens étaient unanimes pour affirmer que les meurtriers étaient des hommes d'apparence sympathique. On en a dit autant de Weidmann, le tueur, assassin de Joan de Koven et des autres.

C'est justement le plus terrible. On a connu plus d'un meurtrier qui a été infiniment bon avec les enfants et qui dans la prison, nourrissait encore tendrement des oiseaux.

Où peut-on donc tracer la ligne de démarcation morale et humaine entre le criminel et... les autres ?

La conception primitive, mais généralement répandue, que l'on peut diviser les hommes en « bons » et « mauvais », en « criminels » et en « membres utiles à la société » est aussi hypocrite et étroite qu'elle est fautive.

On l'a bien vu chez tous ces Allemands assassins, dans tous les cas que nous venons d'évoquer, ainsi que dans celui qui occupe en ce moment la police française et bouleverse l'opinion du monde tout entier.

G. STREM.

(Copyright by Détective et Lutetia-Press, Paris).



LA PERFECTION TECHNIQUE

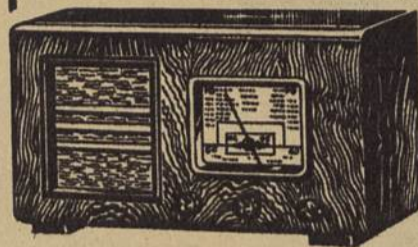
Superhétérodyne 5 lampes 995^{fr}

toutes ondes

A CRÉDIT 80^{fr} PAR MOIS

GARANTI 1 AN

"Le Poste qui vous plaira"



600 AGENTS EN FRANCE

Ecrivez pour recevoir Catalogues et Liste de nos 600 Agents
Ets INOVAT, 3, Boul. Magenta, PARIS-X^e

VENEZ VOIR OU DEMANDEZ UNE DÉMONSTRATION CHEZ VOUS

DANS NOS SUCCURSALES :

PARIS : Etablissements INOVAT, 3, BOULEVARD MAGENTA, X^e

143, RUE OBERKAMPF, XI^e - 109, RUE LECOURBE, XV^e

SAINT-DENIS : Etablissements INOVAT, 46, Boulevard Jules-Guesde

SEINE

AUBERVILLIERS : 106, Av. de la République
BOULOGNE-BIL. : 50, Av. Edouard-Vaillant
CHOISY-LE-ROI : 5, Rue Jean-Jaurès
COLOMBES : 6, Rue Casimir-Vincent
COURBEVOIE : 35, Rue Danton

DRANCY : 36, Rue Blériot et 18, Rue Hoche
MONTREUIL-SOUS-BOIS : 90, Rue de Lagay
SAINT-MAUR : 94, Avenue Carnot
SAINT-OUEN : 114, Avenue Michelet
PARIS : 39, Avenue des Gobelins

SEINE-&-OISE

ARGENTEUIL : 3, Boulevard Jean Allemane
BEZONS : 38, Quai Voltaire
JUVISY : 3 bis, Grande Rue

LE RAINCY : 126, Avenue du Chemin de Fer
VERSAILLES : 20, Rue Carnot

SEINE-&-MARNE

COULOMMIERS : 21, Cours Gambetta
MEAUX : 32, Rue du Tan

MELUN : 9 bis, Rue Poilleux
TOURNAN : 13, Rue de Provens

OISE

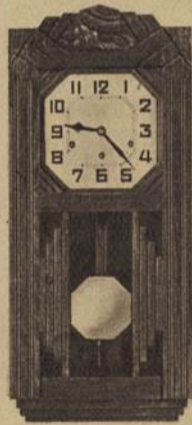
BEAUVAIS : 47, Rue Malherbe
CREIL : 23, Avenue de la Gare
FORMERIE : Place du Maréchal Foch

GRANDVILLIERS : Place Barbier
MERU : 2, Rue Gambetta
NOYON : 34, Rue de Paris

12 MOIS DE CREDIT

8 jours à l'essai, rien à payer d'avance
1^{er} versement 1 mois après la livraison

CARILLON WESTMINSTER 4/4



mouvement 8 jours, indécomptable, en cuivre massif, sonnant les 4 quarts sur 8 gongs harmonieux.

N° 195. Hauteur : 68 cm., chêne clair ou foncé. Sculptures prises dans la masse, ébénisterie soignée, cadran carré, coins coupés.

Frs : 396
payables
Frs : 33
par mois



1 APPAREIL PORTATIF ET 40 MORCEAUX
Frs : 586 payables frs : 48 par mois

Phonographe portatif à aiguilles « Réve Idéal », d'une sonorité parfaite, dimensions : 42 x 32 x 17 cm., d'une présentation irréprochable, gainage tête de nègre, muni d'un moteur Thorens à manivelle inclinée à vis sans fin, absolument silencieux et garanti. Nous fournissons également une série de 40 morceaux « Idéal » à aiguilles (20 chants, 20 orchestres) de 25 cm. choisis parmi ceux qui sont les plus demandés, au prix de 586 francs, payables 48 francs par mois (58 francs au premier versement). Nous pouvons fournir également l'appareil seul au prix de 336 fr., payables 28 fr. par mois.

Demandez
notre catalogue général
n° 46

BULLETIN DE SOUSCRIPTION D 3

Je prie la Maison GIRARD et BOITTE, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer les marchandises ci-après désignées fr. après réception, et fr. au prix de fr. payables fr. après réception, et fr. que je verserai chaque mois à la poste (C. chèq. post. n° 979 Paris), jusqu'à complet paiement. Fait à le 193 ..

Nom et prénoms Signature
Profession ou qualité
Domicile
Département Gare

Girard & Boitte
112, RUE RÉAUMUR PARIS (2^e)

DETECTIVE

directeur
Marius LARIQUE

NUMÉRO
SPÉCIAL



WEIDMANN LE TUEUR